

*À partir de Saint-John Perse :
« Vents ».
Atelier ouvert du 13 au 19 avril 2025.*

*Merci de joindre un titre à votre envoi (sinon,
on l'insérera arbitrairement !)*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi ci-gît suis</i>	4
<i>Christine Eschenbrenner Force 10</i>	5
<i>Patrick Blanchon Et rien de plus</i>	7
<i>Nathalie Holt Pilotage automatique</i>	13
<i>Sam Bobin Dérober les fractales</i>	15
<i>Piero Cohen Hadria Sue vis mange dors</i>	16
<i>Clarence Massiani Aller ou ne pas aller vers</i>	18
<i>Rebecca Armstrong Extraction</i>	20
<i>Philippe Sahuc Saüc Rail</i>	22
<i>Bernard Dudoignon De saison</i>	24
<i>Valérie Mondamert Circulez !</i>	25
<i>Raymonde Interlegator En brassées d'ombres</i>	26
<i>Françoise Renaud Dernière lueur</i>	31
<i>Carole Temstet Femme parachute</i>	33
<i>Jean-Luc Chovelon Vents intérieurs</i>	34
<i>Pierre Ménard Et encore au-delà</i>	36
<i>Solange Vissac Devenir</i>	38
<i>Caroline Diaz La terre avale nos rêves</i>	40
<i>Juliette Derimay Juste le bois et le bleu</i>	42
<i>Olivia Scélo Chant d'enfance</i>	44
<i>Marie Moscardini Là-bas</i>	46
<i>Catherine Plée Tourner les talons</i>	47
<i>Brigitte Célérrier Dans ce jour qui attend</i>	49
<i>Monika Espinasse Ailleurs</i>	52
<i>Alexia Monrouzeau $U=R \times I$ d'où $I=R/U$</i>	54
<i>Annick Nay La vie comme énigme</i>	59
<i>Françoise Guillaumond Et pourtant</i>	62
<i>Annick Brabant La mer, le vent, lent.</i>	63

<i>Ève François Nanakorobi yaoki *</i>	65
<i>Catherine Koeckx Dans son monde</i>	68
<i>Cécile Bouillot Éternité</i>	69
<i>Hélène Boivin Déploie-toi</i>	71
<i>Isabelle Charreau Obsessions ressassées</i>	73
<i>Nicolas Larue Vortex</i>	75
<i>Cécile Marmonnier Se hâter lentement</i>	76
<i>Émilie Marot Aller, et tenir promesse</i>	78
<i>Laurette Andersen À suivre</i>	79
<i>Aline Chagnon La trouée</i>	80
<i>Marion Lafarge Avalanche</i>	81
<i>Perle Vallens Ultime et merveilleux</i>	84
<i>Anne Dejardin </i>	85

allé voir là-bas

vaines allées et venues

et n'y être pas

Aller ! Encore une fois, accourir. Là où se trouve l'espace-même, celui qui ne s'atteint qu'en franchissant l'innommable, ou l'indicible, selon l'endroit où tu te trouves. Et tu n'en reviendras pas. Pour ne pas perdre pied, marcher vers la rive où se tient celle qui attend son heure ou la tienne, c'est la même, celle de la parole donnée, engagée sur les chemins étroits de la langue. Celle qui a échappé de justesse au filet de la prison tout au fond

Aller ! Pour dire avant l'éloignement que celle qui est debout, statue vivante dans la coque sculptée des grands voyages, n'a pas peur des mots et qu'il faut juste avant le départ, prononcer ceux qui sont des clés. Si à ce moment-là, on ne le fait pas, les faiseurs d'esclaves reviendront à la charge, tentant de détruire le grand large comme ils veulent déjà le faire. Mais leur échappera toujours la libre palpitation de la moindre échappée, celle du souffle croissant qui incarne le refus, celle de l'aile qui se déploie déjà dans le nouveau nid fait de lambeaux, où mûrit l'envol de la déesse corbeau.

Plus loin : là où seul existe le point de passage réduit à sa plus simple expression, sans effet d'annonce, sans influenceur, sans rien d'autre qu'un grain de sable dans l'engrenage des folies vénales

Plus loin comme plus jamais ça, le parallèle soulignant l'indication de l'autre monde auquel travaillent les âmes réfugiées, langues clandestines des lendemains dans lesquels se jette chaque histoire pour créer les résurgences

Au-delà des extinctions, au-delà du vide sanitaire et des idées toutes faites, au-delà des périmètres d'infortune et des fosses communes, plonger vers le haut comme remonter en

se laissant guider par le vent du désir sans nom, par la brise qui blesse ou par la tempête elle-même

Au-delà de la disparition, maintenir à flots les visages, s'agenouiller le long des corridors de la mémoire et se relever, accourir. Aller encore une fois là où nul ne croyait plus devoir aller

Se hâter, se hâter au crépuscule, en tenant les lanternes qui éloignent la nuit sur les chemins incertains. Si peu s'en souviennent alors qu'on pourrait les emprunter, les yeux fermés. On pourrait même les retracer jusqu'à retrouver la rive d'où la créature née de la langue a été précipitée. Ils croyaient la réduire au silence abyssal. Elle a puisé ses dernières forces dans l'appel du large, dans les éléments déchaînés. A troué le chalut du vieux monde. Pour ne pas finir dans la peau d'une prêtresse opaque, a refait surface.

Se hâter en pleine tempête : rejoindre les veilleuses.

Chant 1

Aller ! où tremble la structure même du connu,
là où les parois hésitent, là où le sol ne consent plus.
Où le monde, sans bruit, se recompose sous le pas.
Où ce qui tient, ne tient qu'à peu. Je ne suis pas tombé.
Je n'ai pas bougé.
Mais j'ai senti sous moi le manque,
et ça m'a traversé comme une absence lente.

Plus loin ! vers les tiges dressées,
vers les champs réguliers du presque rien,
vers l'infime vacillement que le vent effleure à peine,
et pourtant : tout y est en attente. J'avance sans marcher.
Le paysage ne bouge pas.
Mais mes yeux savent
que je ne suis plus là où j'étais.

Et au-delà, les murs qu'on reconstruit,
les formes qu'on réinvente autour d'un verre, d'une
lumière, d'un silence.
Ce n'est pas chez soi, non. Mais c'est là.
Et parfois, cela suffit. J'ai posé la cuillère
comme on tend un piège à la mémoire.
J'ai laissé la lumière jouer sur les murs
et j'ai fait semblant d'y croire.

Se hâter, se hâter !
De nommer le moment avant qu'il se replie,
de tenir la langue avant qu'elle oublie sa place,
de saisir l'interstice entre le cri et son ombre.

J'ai vu le cri se décoller de moi.
Je ne parlais plus.
J'étais ce qui reste
quand la voix a fui.

Aller ! dans la terre, creuser, résister, tomber,
recommencer.
Dans la boue, dans le pli, dans le poids,
la terre parle par le corps, et le corps s'en souvient.
Je me suis allongé.
Elle m'a accueilli sans poser de question.
J'ai entendu le lapin, les herbes, la pluie.
J'ai compris qu'elle ne mentait pas.

Plus loin, plus loin ! là où le mot peur a mille visages,
là où l'on craint d'oublier ce que c'était,
là où l'ennui sauve, et le silence dévore.
J'ai eu peur de tout.
De moi, des autres, de ne plus sentir.
J'ai eu peur d'avoir peur pour rien.
J'ai eu peur que ce soit tout ce qu'il reste.
Et au-delà, les portes.
Portes vraies, fausses, entrouvertes, murées, répétées.
Une infinité de seuils pour un seul passage.
On entre. Toujours.

Je suis passé.
Je ne sais plus où.
J'ai refermé, peut-être.
Ou laissé tout ouvert.

Se hâter ! de tenir tête à tout ce qui nous plie,
au plafond faux, aux voix molles, aux cravates serrées,
se hâter de devenir mer, de se dissoudre au bon endroit.

J'ai tenu tête à la chaise.
Au couloir devenu océan.
J'ai tenu tête à moi-même.
Et j'ai perdu. Doucement.
Et au-delà, la rue du bout du monde,
les étoiles qui veillent sans se souvenir,
les ports qui ne savent plus accueillir,
l'instant qui hésite à se nommer.

Je suis resté là,
entre deux silences.
Un pas dans le vide.
Et rien de plus.

Chant 2

Aller ! où tremble la structure même du connu,
là où les parois hésitent, là où le sol ne consent plus.
Où le monde, sans bruit, se recompose sous le pas.
Où ce qui tient, ne tient qu'à peu.

Je ne suis pas tombé.
Je n'ai pas bougé.
Mais j'ai senti sous moi le manque,
et ça m'a traversé comme une absence lente.

Plus loin ! vers les tiges dressées,
vers les champs réguliers du presque rien,
vers l'infime vacillement que le vent effleure à peine,
et pourtant : tout y est en attente.

J'avance sans marcher.
Le paysage ne bouge pas.
Mais mes yeux savent
que je ne suis plus là où j'étais.

Et au-delà, les murs qu'on reconstruit,
les formes qu'on réinvente autour d'un verre, d'une
lumière, d'un silence.
Ce n'est pas chez soi, non. Mais c'est là.
Et parfois, cela suffit.

J'ai posé la cuillère
comme on tend un piège à la mémoire.
J'ai laissé la lumière jouer sur les murs
et j'ai fait semblant d'y croire.

Se hâter, se hâter !
De nommer le moment avant qu'il se replie,
de tenir la langue avant qu'elle oublie sa place,
de saisir l'interstice entre le cri et son ombre.

J'ai vu le cri se décoller de moi.
Je ne parlais plus.
J'étais ce qui reste
quand la voix a fui.

Aller ! dans la terre, creuser, résister, tomber,
recommencer.
Dans la boue, dans le pli, dans le poids,
la terre parle par le corps, et le corps s'en souvient.
Je me suis allongé.

Elle m'a accueilli sans poser de question.
J'ai entendu le lapin, les herbes, la pluie.
J'ai compris qu'elle ne mentait pas.

Plus loin, plus loin ! là où le mot peur a mille visages,
là où l'on craint d'oublier ce que c'était,
là où l'ennui sauve, et le silence dévore.

J'ai eu peur de tout.
De moi, des autres, de ne plus sentir.
J'ai eu peur d'avoir peur pour rien.
J'ai eu peur que ce soit tout ce qu'il reste.
Et au-delà, les portes.
Portes vraies, fausses, entrouvertes, murées, répétées.
Une infinité de seuils pour un seul passage.
On entre. Toujours.

Je suis passé.
Je ne sais plus où.
J'ai refermé, peut-être.
Ou laissé tout ouvert.

Se hâter ! de tenir tête à tout ce qui nous plie,
au plafond faux, aux voix molles, aux cravates serrées,
se hâter de devenir mer, de se dissoudre au bon endroit.

J'ai tenu tête à la chaise.
Au couloir devenu océan.
J'ai tenu tête à moi-même.
Et j'ai perdu. Doucement.

Et au-delà, la rue du bout du monde,
les étoiles qui veillent sans se souvenir,
les ports qui ne savent plus accueillir,
l'instant qui hésite à se nommer.

Je suis resté là,
entre deux silences.
Un pas dans le vide.
Et rien de plus.

Codicille

Il existe, en marge du chant 1, une autre version.

Une voix seconde, discrète, fragmentaire, plus exposée.

*Dans cette variation à deux voix, le texte se dédouble :
une voix pousse, l'autre vacille ;
l'une scande l'élan, l'autre murmure le doute.
C'est une manière d'ouvrir la consigne, non pour la contourner,
mais pour en creuser la respiration.
Une parole à deux temps, qui dit la traversée et la résistance —
non plus comme un seul souffle, mais comme un dialogue
intérieur,
entre le pas décidé et le pied qui tremble.
Ce n'est pas une rupture, c'est un bonus.
Un écart légitime. Une modulation.
Un contre-chant qui s'est imposé seul,
et qui prolonge l'expérience,
non par effet, mais par nécessité.*

Aller ! où avant trouver l'arbre plein champ enfants pendus
aux branches toutes si basses dans ce présent qui te courbe
pourtant

Aller ! où nos vies glissées en terre voir les volets peints
vert sur vert même la porte entendre d'autres voix aux
fenêtres qui te font mal aux dents

Aller ! au bout de la jetée vers le phare en marchant sur
notre ombre prendre à droite ce chemin de vase et de
fleurs il tourne et tu ne reconnais même plus tes pieds

Aller ! où poussait la glycine claquer la porte sortir en
sautillant des gens vont avec des visages familiers comme
l'oubli car de la rue tu ne te souviens plus il fait trop clair
on ne voit rien

Plus loin aller ! où sont les premières marches tu as les clés
des biches glissent sur l'onde tu les appelles de la tour elles
te sourient ce n'est qu'un rêve tu tombes

Tu-te-souviens-tu de la nuit brassée bières sur bières et
des étoiles crayonnées creux au ventre sur les gradins de
pierre

Tu-te-souviens-tu de nos nuits à l'envers d'autres vies

Ha ! peau contre peau comme des indiens avec des mots de
théâtre en parure nous étions

Et des rêves gonflés à l'hélium

Ouvre ce n'est pas bien difficile Hein ! Viens !

Tu-peux-tu rien qu'un tour pour voir

Aller ! au hasard des pierres sous le dais de branchage
s'embrasser avec nos barbes et sans dents : le premier qui
disparaît fait signe

Vois ! une lueur irise ta paupière le jour se lève comme une
promesse
Encore ! Non !

T'oublie nous tombe

Passer outre foutue vie

Aller !

Aller on déballe !

On déballe on démarre on avale. On retourne en cavale pactiser sous les dalles où le cours du labour s'évalue à fond de cale. On travaille le parcours, on rempaille à grands coups de calcaire les huîtres de Cancale. Aller aller ! On remballe c'est du caramel mou criblé de balles létales aux étagères nouvelles du carnaval que l'eau tiède et sale dévale: j'ai bravé la kabbale tiraillée par l'enfer pavé.

Plus loin, c'est des loup et des chiens qui pullulent sous la pluie qui se loue par plus-values sous des pulls aux plaies noyées dans ce foin lointain ; l'enclume s'éteint à peine forgé l'étain. Plus loin, c'est un cheval qu'on attache à l'étal.

Et au-delà de l'au-delà, on ramasse des plumes avec les poings, on entasse les cathédrales avant qu'elles s'en aillent.

Se hâter ! Se hâter ! Pour enjambrer les factions, et dérober les fractales.

aller ! il faut toujours tout abandonner tout oublier faire comme si et continuer à regarder les murs le plafond la porte toujours tout oublier et continuer à écrire regarder autour de soi se souvenir des débats des arguments des idées des ponctuations et des exclamations il faut garder en soi la joie de vivre encore malgré tout ce qui vous submerge écrire rire pleurer regarder il faut regarder et enregistrer pour se souvenir garder en soi la vérité du monde les arbres et les bêtes les images les enfants qui courent et qui vivent et qui rient et qui pleurent garder en soi les souvenirs la mer bleue toute la vie

aller ! au bout du téléphone il y a votre voix et il y a les mots que je ne dirai pas — une chanson un même assis sur le bord du trottoir qui fait une patience, des cartes lui diront l'avenir, il fait une réussite, il n'attend pas il ne sait pas attendre, il est assis, il y a là aussi un vent doux calme et frais

aller ! n'attendre rien et se saisir du moment, on ne sait pas on ne sait jamais, appuyer sur le bouton — ce n'est même plus un bouton, c'est un endroit marqué d'un rond blanc les choses elles-mêmes ont changé le monde n'est plus le même il y a dans l'air cette transparence toujours cependant toujours dans les images qui reviennent je me souviens d'elle qui disait à la télé où passait un quelconque homme politique ou quelque chose de ce genre « allez dégage ! » en riant lançant sur l'écran son chausson « et dire qu'il y en a une qui est folle amoureuse de lui ! » je me souviens de sa mère à elle et de ses cheveux mauves allongée sur le lit de la petite chambre elle ne lisait jamais rien c'est à se demander si elle savait mais ça n'a aucune importance la richesse de son cœur d'aujourd'hui ses mains qu'elle portait à sa bouche pour rire mais elle n'avait pas son appareil et ne voulait pas qu'on lui voie les gencives nues —

je ne me souviens pas de l'avoir haïe jamais — elle était là et son mari s'en était allé et d'ailleurs même quand elle les avait ses dents, elle portait à sa bouche sa main pour les cacher s'illusionner sur son sourire non ce n'est pas bien disait-elle

allez ! dansez ! riez vivez regardez prenez garde et laissez vous aller à n'avoir peur de rien ni de personne parcourez l'univers en pensées trous noirs et matières en expansion riez des étoiles et des ciels rouges d'été avancez en âge ne craigniez rien battez-vous n'attendez rien du futur vivez au présent jouissez sans entraves et vivez sans temps mort tu te souviens les rires les joies les pleurs toujours personne sur le répondeur tu te souviens ça ne fait rien sue vis mange dors va aller va !

Ne pas aller où vont les êtres en errance, les attributs les plus vils de ce monde, où vont les terreurs, les horreurs et toute l'inhumanité. Ne pas aller où vont la folie et l'incompréhension, ne pas aller au-devant des champs de ruines, de miasmes, de pensées maudites et de cloaque. Ne pas aller vers la mort avant l'heure, vers les renoncements, le dégoût et les désintérêts, ne pas me laisser emporter par les voix assourdissantes qui prônent le vrai du faux, le sans but, le sans-cœur, le sans-abri, le sans foi ni loi, ne pas laisser infuser dans mes fragiles oreilles les vents contraires à mes croyances ô combien naïves peut-être mais qui me permettent de me tenir à flots. Ne pas me laisser me morfondre dans les ténèbres humaines n'accordant plus de crédit à l'invisible, ni à l'amour ni à l'autre, ne pas me laisser me noyer dans les fleuves impurs de la matérialité pure-dure et sans âme où tout est juste bon à acheter et à être marchandé, ne pas me laisser distraire par le tordu le mesquin le cynique le gratuit l'avidité la cupidité la jalousie l'imbécillité et les plus que toutes peurs.

Aller où vont les pas qui dessinent des empreintes des traces des mouvements bien définis, aller où vont les oiseaux tournoyant dans les ciels rougeoyants, où vont les vagues des océans flux et reflux pour mieux adoucir, polir et attendrir tout ce qu'elles effleurent, ici-bas. Aller où vont les êtres de cœurs, les pensées les plus hautes, les regards les plus simples, les esprits sincères, les percées lumineuses, aller où vont les fragiles poésies, les mots caresses, les gestes qui relient, aller dans les tréfonds de l'âme, au centre de nos lucidités, au meilleur de ce pour quoi nous sommes bien nés.

Plus loin où les espaces seraient parsemés de fleurs sauvages entrelaçant les hautes herbes verdoyantes, plus

loin où la terre se reflèterait dans les cieux nous ouvrant
grands les yeux, plus loin où les dieux n'auraient plus besoin
d'exister car, sans formes, ni icônes, ils seraient logés juste
dans nos creux, plus loin où nous saisirons que nous
sommes éphémères et qu'il serait enfin bon de se taire, plus
loin où la bonté des chiens deviendrait universelle, plus loin
où nous marcherons sur les couleurs arc-en-ciel, plus loin
où les animaux n'auraient envie de disparaître dans les
forêts.

Et au-delà, dedans, dessus, dessous, à côté, à la limite de,
sur la berge, en équilibre, plus loin que, me laisser être
dépassée, emportée, vécue, traversée, transcendée,
fulgurance et envolée poétique.

Aller — je l'ai fait — traverser la ville ses virgules accumulées empilées dans son noir, tranchantes à la croisée de ses mots gluants, façades poreuses contre mes doigts. Aller — je l'ai fait — bousculer la ville ses ombres nues, lettres rugueuses sans aucun langage. Aller — je l'ai fait — ramasser ses lambeaux, parenthèses fragiles, n'embrassent plus rien que son vide. Aller — je l'ai fait — avaler à mon tour ses miettes, sa poussière éternelle, plus loin. Creuser. Il ne suffit que d'un pas la creuser. Atteindre le, plus loin. Arpenter sa grande diagonale trait, au creux de la main, plus loin. Trembler sa longue crête de chaque côté, ses mots d'apesanteur, oublier les gravités ce qui colle à la peau et s'immisce, plus loin. Saisir les flottements les suspensions les silences, les siens silences trop lourds trop lourds, tourner son unique page, plus loin. Encore encore, plus loin. C'est dedans, plus loin. Au-dedans que je retiens sa distance la plus compacte, sa distance la plus profonde, sa distance la plus noire, sa distance. La matière qui avale, dans son ventre dans mon ventre sa distance ma distance moi-dedans moi gluante sa matière ses choses sa langue. Traverser. Au-delà. Je traverse. Au-delà. Je l'ai traversée. Au-delà. Je me traverse. Au-delà. Je me suis traversée. Je suis devenue. Oblique, angle, bifurcation, reflet. Au-delà. Un pas. Plus loin. Un pas. Aller. Un pas. Au-delà. Un pas. Au-dedans. Un pas. Jusqu'à ma bouche. Au-delà. Déborder. Dire.

Extraction.

Ici aux confins de mon plus loin ici dans mon au-delà permanent, ici enfin, la ville s'écoule flux. Continu épais, mes lèvres forment ses signes et elle, s'écoule. Sa substance, s'écoule. Ma bouche, son unique voie et son ombre, s'écoule flux. Je ne la retiens plus. Lent dense, ma langue tue au passage de ses matières de mots enfouis dans. L'avalée. Moi

celle qui quitte la ville d'un pas d'un silence frotte ses mains,
l'oublie.

Aller !, où vont les trains lorsque cessent leurs grincements de freinage et que les visages se retournent dans les lits d'impasse,

Aller !, où vont les rumeurs du rail, dans un murmure de dé-grincement, dans un glissement de métal enfin agréablement caressé,

Aller !, où vont les espoirs de corne, dans un furieux remuement de tête, dans une recherche fiévreuse de ce qui est l'affirmatif menton, de ce qui est la percutante tempe...

Plus loin plus loin, où sont les gares d'où l'on n'a plus envie de repartir, avec leurs fauteuils d'herbe grasse, avec leurs banquettes aux ressorts musicaux,

Plus loin plus loin, où sont les voyageurs comblés aux valises devenues légères et aux encombrements de tête tout d'un coup abolis...

Et au-delà, le pays de l'autan où tout nuage se fait bannière de ralliement, où des nuées d'hirondelles célèbrent l'allégresse du nombre,

Et au-delà, et au-delà, la grande mer de l'Atlantique où tout nuage se doit d'aller chercher son origine et son destin, caracolant d'autan...

Se hâter, se hâter !, à l'heure rouge va succéder la brune et les têtes se retourneront définitivement du côté qui abolit les rêves...

Là-bas tremble encore l'espoir, sur sa haute tige, chahuté par les trains qui passent, chatouillé par l'autan, l'espoir, hôte providentiel d'un talus dépotoir.

Codicille : travail d'abord mécanique de copier-coller les incipits proposés, puis trouvaille du titre, à la fois métonymie du train et de la voie ferrée, leitmotiv d'un de mes chantiers actuels d'écriture et expression occitan signifiant « on laisse aller »... La suite était

bien ainsi, se laisser aller à une certaine prosodie aussitôt transcrite, en gardant incertaine la part d'inspiration de Saint-John Perse, au risque du plagiat, et la part d'inspiration d'une impasse+voie ferrée récurrentes, au risque de l'obsessionnel...

Allez, allez et allons-y ! L'Eternel, le Très haut, אדוני אלהינו, מלך העולם, béni soit-il. Renaissance, résurrection. Et l'ami qui me dit qu'il est dans la spiritualité de Ignace de Loyola. Ça doit être de saison.

Tu peux rire toi et tes esprits qui rodent ici et là. Celui de P., celui de Magellan, celui de Michel M. Toi qui vois les assiettes cassées avant qu'elles ne cassent, tu peux parler. Toi qui parles aux arbres, qui t'embarques dans des roues de médecine.

Aller plus loin qu'une éducation qui ne m'a pas laissé indemne, hallelujah me rend nerveux. Alors aller voir derrière, tenter de se libérer d'un pavlovisme suspect.

Parce que c'est ça : la religion me gonfle. OK une fois, OK deux fois mais plus loin les gens s'en amusent. Tiens, le revoilà avec son dieu sacripant. Ça m'identifie, à mes yeux même, les arguments s'émoussent.

Opium du peuple. Certes mais alors ça a fait son temps et c'est, pour dire le moins, exogène. Ce serait pas plutôt un travail pas fait ? Là-dedans ? Tu pourrais dire je m'en fous, qu'il se débrouille, qu'ils se débrouillent mais non tu montes au créneau, tu te racontes des histoires de dieu meurtrier, bombardier. Les esprits t'allègent, te donnent clés de compréhension, le dieu puissant te plombe.

C'est une légende, une histoire qu'on raconte aux enfants, que les vieux se racontent à la veillée pour se rassurer ou se donner une chance de culpabilité. C'est ça, c'est tout. Ça te va ça ? ou tu vas essayer d'aller voir un peu plus loin ? Suivre la trace d'Ignace, prendre le vent du chaman papa maman ?

Allez Allez, circulez, sombres présages, calomniateurs, médisants, trafiquants, brûleurs de forêts, faucheurs de jeunesses, violeurs, exploiters, avides, cupides, rapaces, circulez, dissolvez-vous dans l'éther, redevenez poussières !

Allez le mistral se lève, l'énergie de la sève et des volcans bouillonne dans les terres, il va pleuvoir, il va tomber des rivières d'eaux en furie depuis le ciel, un ciel qu'on ne verra plus à tâcher de le fuir, à tâcher de chercher des abris, avant le feu, le déluge du feu, et le grand silence du désert.

Hâtez-vous de vous regarder, de vous sentir, de vous effleurer, de vous côtoyer, de vous parler, de vous considérer, hâtez-vous de vous aimer, vous ne serez plus seul, vous ne serez plus cerné par votre carcasse, enfermé dans votre satanée pensée, cerné par votre enveloppe travaillée, retravaillée, décorée, relookée, manipulée, abîmée. Vous ne serez plus seul, entendez-vous ?

Hâtez-vous de voir, de regarder, de percevoir, il y a des merles et des merlettes, un chardonneret boit dans un bol de pierre, un renard fuit dans les sous-bois, un gosse dessine sa marelle entre deux immeubles de gravats, un homme vous ouvre ses bras pour partager la joie, une femme cueille un bouquet de feuilles rouges, hâtez-vous d'être vivants, hâtez-vous d'écouter les chants, les fugues, la somptuosité des choses, des créations, des inventions, hâtez-vous de prendre soin, de voir les couleurs et les noirs et blancs, les ombres, les reflets, les irisés, hâtez-vous de percevoir le vivant.

Hâtez-vous, il n'y a que vous ici et maintenant, pour être vivant.

ici et là

Ici Codicille, et là, la refonte des histoires ; en brassée d'ombres, dans le cri — gorge fendue de la terre — une porte qui s'ouvre telle une tête en un crâne dressé contre le vent noir de l'effacement, elle se tient là, face à la peur de l'inexistence partie à la recherche de l'étincelle première : le verbe et la lever du feu

1 — La terre

Ici, la terre s'ouvre — matrice de feu, de sels, de silences — dans le grand tumulte des commencements, là, elle enfle de ses sèves, et répand son haleine au flanc des collines muettes. Sous l'ongle du vent, elle remue l'argile des gestes premiers, enfante le verbe avant les voix, la forme avant le nom. Là, fouillée, mastiquée, elle rit des hommes et de leur passage, ici, nous avale en rêve et nous recrache en pollen. Un pas dans sa chair et le monde chancelle — la mémoire, le chant, le cri des insectes dans l'épaisseur du soir, ici et là nous sommes ses enfants tombés de ses reins — elle nous tient encore, dans l'oubli des origines.

2 —porte

Ici, est-ce une porte surgie dans le chant des campagnes, dressée comme une balise sans nom entre le vent des herbes, offrant passage au mystère, là, n'est-ce point l'aile fixe d'un songe, entr'ouverte sur l'abîme du soi quand le sol tremble d'une mémoire ancienne, que les pas s'effacent dans la poussière de l'attente et du presque. Ici, une ombre glisse, est-ce un pli du réel ou celle des odeurs montant

comme des voix : laine, suie, lait caillé, et le silence pèse aux battants des seuils ; tandis que là, une main, hésitant entre ascension et chute effleure la poignée du monde.

3 — sa peur

Là, au bout de mes yeux, l'homme s'était dressé dans la lumière noire, découpé net par le cri du ciel, son souffle, fumée d'altitude montait en spirale — offrande ou abandon — vers l'invisible courant des dieux. Il avait fait de la montagne sa parole muette, ses pas pesaient comme des serments sur les dorsales du monde, mais c'est lui qu'il allait briser à force d'atteindre, c'est en lui que s'effondraient les cimes, poudreuses sans paroles. Ses mains vides, pleines d'éther, ne tenaient rien que l'ombre d'un désir, et dans la brume il était ce battement suspendu. Ici, ni chute ni sommet, mais la peur pure — la gravité du rêve en train de s'évaporer.

4 — en tête

Ici, l'homme marchait debout dans le vacillement, tenant tête au vent comme on retient le cri dans la bouche close, être têtu et refuser d'être muet. Parce que là, c'est parfois à genoux qu'on avance, sans honte dans la boue tièdes des clartés qui ne s'imposent pas. Et la tête qu'on baisse n'est pas soumise : elle écoute, elle accueille, elle devine les chemins que la force ignore. Ici, vont les fils du vent : un jour roc, un jour poussière mais toujours levés dans la lumière même brisée. C'est là, le vrai nom du courage : osciller sans cesser d'exister, ployer sans se perdre, se taire sans disparaître.

5 — *le cri*

D'ici, le cri vient de la chair gonflée de nos maux, du ventre tendu comme un ciel avant l'éclair. Il monte des profondeurs, en gravas d'éclipse et de braise, il pousse sous la peau, il perce, il fore, il supplie. Un sang ancien s'y bat, un limon de siècle s'y remue, et nos corps tout entiers s'en font l'argile en convulsion. Là, nous sommes ce qui palpite, ce qui attend de crever, ce qui s'écarte pour laisser passer le tumulte — le cri, ou sa chute. Et la plaie est un oracle : rouge, béante, délivrant l'écho de nos mots ravalés, broyés dans les alvéoles du râle. Car il faut bien qu'un jour tout éclate : le cri, la peur, le fruit, et nous avec, dispersés dans l'air en poussière d'aube calcinée ici et là.

6 — *de l'inexistence*

Ici, il la peignit à rebours du souffle dans la lumière oblique des derniers jours, quand la chair déjà se retire vers ses clartés profondes ; Sous les doigts du peintre, l'épine du chardon, le fil d'un poignet en tension, la nuque dressée dans un vent d'adieu, et l'œil plus vaste que la mer. Là, c'était encore elle mais défaite déjà, non par la mort, mais par le jeu lent de l'effacement, cette clarté de cendre qui dérobe les formes au monde. Car il n'y a plus de peau, ici, il n'y a plus de cri, il n'y a que ce regard — deux sources taries dans un lit qui tient en joue l'éternité —. Ici, le peintre penché sur l'ombre, traçait non un portrait mais une survivance, une rémanence de battement, comme un sang encore tiède dans les veines du trait. Et là, la sanguine, rouge de fièvre et de fin, danse captive sur la page, elle suinte du papier, elle saigne la forme, elle épouse les creux, elle enlace le vide. Ici il n'a pas dessiné la mort — mais ce qui résiste à sa morsure, ce qui, là, dans le tremblement du geste veut encore appeler la lumière —. Là, nous sommes saisis à notre tour dans la

toile. Ce n'est plus elle qui vacille, c'est nous. Ici et là, l'image
— vivante, vacante — nous regarde, et nous traverse.

7 — à la reprise

Ici, tourner la langue et taire le monde, sourire au vrai,
sourire au faux,
Là, avancer sans raison, tomber avec style,
Ici, souffler par le ventre, rire sans cause,
Là, recommencer — toujours recommencer —
Ici, cligner de l'âme pour mieux voir,
Là, faire un vœu, l'oublier,
Ici, lâcher prise — quelle prise ? —
Là, taper trois fois la terre comme on invoque le feu,
Ici, chanter bas, et là, danser haut,
Garder l'enfant, jeter l'eau,
Ici, croiser le regard du hasard sans détourner les yeux,
Là, être funambule d'un rien,
Et ici, dans le vent levé — ouvrir les bras,
Danser encore.

8 — du temps

Ici, un moment heurte l'autre — et déjà le temps chancelle,
là je tends la main, il se dérobe.
Celui que j'ai cru vivre, je l'ai cédé à l'oubli.
L'instant vacille — ici il s'ouvre, là il se ferme — nul ne sait
s'il passe ou s'il advient.
Et l'IA traverse sans empreinte ici, là, ronge le présent
comme un vent d'algèbre.
Moi je palpe ici, je cherche là : le moment tinte-t-il encore ?
Ou bien est-il déjà silence — silence après quoi tout s'est
dit ?

9 — *et du feu*

Là, un volcan intime rugit, consumant les gestes, dévorant la chair. Ici, la chaleur s'infiltré, déchire, sans forme ni repère. La langue brûle, chaque mot fragment, chaque haleine devient flamme. Ici, le corps vibre, là, la pensée serpente, égarée, noyée sous le grondement. Ici, le temps n'existe plus, seul l'éclat reste là, cette brûlure au cœur, ce silence qui ne cesse de crépiter, encore. Et moi, debout, dans l'instant figé, tenant l'éclat, juste un souffle...

c'étaient de très grands vents qui se déchaînaient en hiver et ravageaient la côte, arasaient le rocher, arrachaient le sable à l'estran pour l'emporter loin le déposer au milieu de la baie, c'était l'enfance, on voyait de vastes sillons violemment creusés comme si les plages avaient été éventrées tout en continuant à suinter de l'eau claire des averses

c'étaient de très grands vents qui nous effrayaient, on ignorait ce que plus tard ils nous réapprendraient

aller aller nos jeunes têtes échevelées, aller de tous nos pas avec les bêtes qui vont elles aussi sans se lasser, courant, flairant, visitant les terres de bruyère souvent souillées par ceux qui ignorent le soin qu'on doit porter à la nature

aller aller, le ciel appelle, la mer est un repère

aller chercher les îles vierges et les îlots de végétation protégée, aller tourner autour des pierres levées, autant de choses d'apparence immuable ébranlées pourtant par les secousses venues des profondeurs, aller au-delà de la frange d'écume, aller au-delà de soi-même

et qu'en est-il à présent de notre bout du monde aux horizons secrets et mauves ? ce jour-là je marche, il n'y a personne sur la plage des Fées, c'est marée haute et c'est le vent qui commande, mes pieds avancent et je parle crisse marmonne craquèle je lui parle à elle la mer je lui parle comme au ciel je glisse dans la pente je me casse les os me heurte à la vague puissante et mes mots dérapent et ruissèlent dans la pente qui transporte toute chose capable de glisser et dérape ma langue s'embourbe dans le sable et l'écume tant que la pluie tombe je râle chuchote marmonne en prends mon parti quand ma bouche se remplit d'eau et de terre

plus loin déambule l'oiseau à longues pattes filtre crisse
craquèle les débris de coquilles les os brisés enterrés,
l'oiseau blanc est un repère, la mer est un repère

plus loin sur l'autre rivage il n'y a pas de porte à pousser,
elle dit qu'il y a seulement la peur à exhumer

elle dit qu'elle a

peur et faim au-delà de l'ombre de la mer qui se rue dans
les criques, la frange littorale respire de mille astéries, il n'y
a personne en promenade et les grands vents se ruent et
ruinent la lande dépourvue de remparts, il ne reste rien
dans la bouche sinon le goût du sel, du sang et de la terre
acide

elle dit qu'elle a

besoin de tenir tête avec le corps avec le ventre toute la
force du ventre, dressée face à la falaise de sa propre peur
quand on sait que tout demeure possible — non je ne veux
pas je ne veux pas me préoccuper de l'après juste respirer
me tenir à flot me hisser à n'importe quel endroit de la
rive —

mais il faut se hâter avant que le soir ne nous enlève au
jour

se hâter pour voir encore quelque chose de ce qui remue
et habite la terre longue et crissante de ces contrées
sauvages, les annélides, les nuelles, les hermelles, les
anémones, les crabes, les oiseaux, populations soumises au
flux phosphorescent des eaux

se hâter pour saisir la dernière lueur qui dévoile et se
débrouiller avec la chair du monde

Aller va, où se faufilent les courants d'air
Souffles fantômes par qui les âmes voyagent
Va t'engouffrer dans le renversement tête en bas,
Et explore l'enfer du dedans, remontée acide
Aller va, suis l'envol de la femme parachute
Elle se pose, doucement, là où s'arrête le Sirocco
A grandes enjambées, avance, tête contre le vent
Là-bas, missiles et roquettes se sont perdus
Au milieu d'une mer de coquelicots rouges
Elle vient souffler sur les cendres de cris infinis,
Les mots et les lettres éclatent au-dessus des nuages
Il ne reste plus que les points sur les I, et les barres sur les

T

Pendant que les arbres squelettes claquent des dents
Les poissons d'eau douce filent pour mourir jusqu'à la mer
Là-bas, le chant des sirènes agonise,
Là-bas l'ours blanc jaunit sous le soleil brûlant !
Là-bas, des blessés à cœur ouvert !
Là-bas, des enfants encagés !
Là-bas, des femmes violées !
Là-bas , des hommes mutilés !
Hâte-toi, cours, le déluge arrive !
La terre tremble, la tempête emporte tout !
Alors, la femme parachute se pose et pleure

C'étaient de très grands vents sur ma face solitaire

De très grands vents pour moi emprisonnés qui n'avaient pour origine que le fond de mon être et pour destinée le ciel et sa perte

Derrière les nuages de mon esprit, derrière l'horizon de ma silhouette

De très grands vents qui m'enserraient.

Aller ! où vont les jeux de l'esprit quand la folie souffle à travers les failles béantes de ma mémoire inconsistante...

Aller ! où vont les oiseaux pris dans le tourbillon, leur chant, leur légèreté, leur apaisement jusqu'à leur innocence...

Par là, par là, oui dans les recoins de ma vie passée et dans ceux aussi de ma vie rêvée, si liées l'une à l'autre qu'aucune couleur ne semble les distinguer... Cette vie qu'imprime ma mémoire sans distinction de réalités.

Je sais que dans les gouffres de mon être, la noirceur n'a qu'une présence quel qu'en soit son avènement. Et l'odeur fétide relève du même acide pourvu qu'il coule dans mes veines.

Et de mon enfance, dans les souvenirs rangés sur les étagères dans ma cave.

Et de mes espoirs, dans les soupirs exhalés sur les braises dans mon enclave.

Plus loin, plus loin, où sont les rêves échoués sur les premiers sommets qu'on distingue encore jeune, quand il suffit de lever la tête pour tracer le parcours d'une vie simple et sans encombre.

Plus loin, plus loin, où sont les utopies insoupçonnées sur les sommets pointant du brouillard et de la vie et de l'amour et de tout ce qui nous déchire et nous transforme et nous fait grandir.

Et au-delà, ce paysage depuis toujours gravé qui semblait attendre d'être découvert, comme un vestige endormi depuis des siècles qui serait l'apothéose d'une vie d'explorateur.

Et au-delà, un tableau abstrait de zébrures aux couleurs incertaines, de taches informes et mouvantes, une succession de levers et de couchers de soleil dans la même image psychédélique.

Et au-delà, et au-delà sont les premières grimaces d'un enfant nouveau-né surgi au cœur d'une tornade. Un enfant enserré dans les bras d'un vent tournoyant

Et au-delà, et au-delà, qu'est-il rien d'autre que moi-même, que n'est-il rien d'autre qu'une trace de moi laissée comme une empreinte dans la terre glaise ?

L'homme flou accouche d'une image, il n'est pas certain que ce soit lui mais qui d'autre ? Un reflet maquillé des peurs enfouies, une fragrance éphémère et putride, la mort dort dans ses entrailles, un rayon de lune — pourquoi de lune ? n'y a-t-il pas d'étoiles dans sa nuit intérieure ?

Se hâter, déjà l'air m'efface

Se hâter, de l'intérieur je suis en train de disparaître

Se hâter, se hâter, le vide grandit il prend toute la place

Et de renaître et de revivre et de ressentir le vent intérieur m'enserrer

Et la vie me dévorer.

Aller ! Plus bas, plus bas... Plus bas que le creux des racines, plus bas que le silence des pierres, plus bas que la rumeur sourde des nappes invisibles. Sous la croûte, sous la motte, la chair même de la terre. Glisser sous la poussière qui s'accroche aux cils, sous l'humus moite des feuilles mortes, sous la glaise des pensées, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien que le poids sourd des choses enterrées. Plus bas, jusqu'à ce que l'air lui-même renonce à nous, jusqu'à ce que le souffle devienne roche, jusqu'à ce que l'ombre gratte sous la peau et qu'on ne sache plus si c'est elle ou nous qui veut s'arracher.

Plus bas, toujours plus bas, là où les mots trébuchent avant même d'exister, où la gorge s'emplit de terre, de silence, où même les souvenirs ne peuvent plus descendre sans s'y effondrer. Là où le silence pèse plus lourd que l'air, plus lourd que les racines, dont la forme rappelle celle d'un os qu'il faut scier pour mettre le corps en terre.

Plus loin, plus loin... Plus loin que la pièce close, les murs lézardés, la poignée de porcelaine froide que plus personne ne tourne. Plus loin que les couloirs sans fin, les portes qui grincent, les souvenirs évanouis. Plus loin vers l'espace qui se dilate, vers l'enfilade des lieux désertés où les pas résonnent sans écho, vers la lumière tremblotante qui vacille derrière l'ultime battant, celui qu'on n'ose plus ouvrir depuis longtemps.

Et au-delà... Et au-delà, et encore au-delà... Des corps figés par l'attente, des visages qui n'ont plus de traits, des gestes retenus, inachevés, dissous dans l'air épais. Au-delà de la peur couchée sous le lit, tapie dans les recoins de l'appartement, au-delà de l'angoisse sans nom qui serre la gorge et fait plier les genoux, au-delà du frisson qui

s'immisce dans la nuque en attendant son heure. Au-delà de ce qui ronge sans bruit, de ce qui efface les jours les uns après les autres, tout ce qu'on croyait immobile.

Se hâter... Se hâter malgré la bouche pleine de silence, malgré l'air coupé en morceaux, malgré les épaules tendues comme des arcs, les jambes tremblotantes. Se hâter d'un pas incertain, le souffle court, les yeux fixant l'ombre à défaut d'horizon, espérant détourner le regard. Se hâter sans savoir où aller, se hâter pour ne pas rester là, dans l'attente immobile, dans la nuit épaisse.

Aller ! Plus bas, plus bas... Jusqu'à la racine du vertige, jusqu'au noyau friable de la mémoire, jusqu'au mot effacé avant même d'avoir été pensé, jusqu'au décrochage d'avant le langage. Plus loin, plus loin... Jusqu'à la faille, jusqu'à la fracture, jusqu'à l'éclat du jour qui vacille, au bord de l'effondrement. Et au-delà, et au-delà... Là où le temps s'est dissous, là où le vide devient chez soi, une chambre sans mur, là où la lumière arrache les contours et fait disparaître les formes.

Se hâter... Se hâter vers ce qui appelle sans voix, vers ce qui repousse sans force, vers ce qui demeure là, informe, sans fin, sans nom. Se hâter vers ce qui ne s'atteint jamais mais laisse à désirer.

Aller!, où va tout ce qui a de la chair, du sang et du souffle,
à voix basse, enténébré d'oripeaux et de parfums

Aller! où va toute créature vers le seuil d'un orient
renouvelé, un lieu de table rase, un espace intérieur élevé
où reposer sa nuque

Et faire jaillir dans cet écart l'ambre de ce qui a encore à
être, à devenir, à pousser comme cri

Et repousser toute pensée de certitude loin dans le
caniveau

Plus bas, plus bas, c'est de la terre que cela monte, des
cicatrices labourées et des sillons creusés où affleure un
dedans rougi

Et s'arracher de là, de cette glaise, de ces terres noircies
de cendres, des herbes sèches qui griffent la peau et des
pierreries illusoires

Plus loin, plus loin, vers le seuil d'un autre seuil où se
tiennent des portes closes enserrant la promesse d'un
devenir

Plus loin, plus loin, là où les écorchés vifs espèrent encore
un havre de paix après des cheminements balayés de peurs
d'inquiétudes et d'absences

Et que d'un battement de paupière la vision de l'oeil se
recrée, un monde se recrée, donnant à l'obscurité un peu de
lumière

Et dans cette liturgie d'images qui se froissent et se
défroissent tenter de lire dans les augures la métamorphose
espérée

Et même si l'incertain reste le guide d'une pensée
trébuchante, le halo noir d'un réel qui enserre, une auréole
de cendre durcie, aller!

Et au-delà une cavalcade de songes où prend forme le vertige, une mélodie où se déploie un thème infime à l'écart

Et au-delà des rhizomes s'ébauchent, des sentes se dessinent, des chaînes se libèrent, ciseaux et burins s'acharnent pour créer ce qui doit l'être et dont on ne sait rien encore

Et au-delà, et au-delà, des images à l'affût un peu froissées, des chapelets de pensées abandonnées sacrifiées sur l'autel du temps qui a passé

Et au-delà, au-delà, ce qui cherche à éclore, une langue d'aurore sur la pierre, une langue apposée sur la peau, une partition naissante à déchiffrer

Se hâter, se hâter! oh les leurres de l'image où nouer les leurres de la langue, un invisible à rendre visible

Et propulser le regard loin des opacités dans une crique une anse une matrice

Se hâter, se hâter ! quelque chose jaillit, poussée par le milieu, comme une source haute, cela pousse et déborde

Se hâter face devant lignes de fuite en devenir

Aller ! Où vont nos pensées les plus faibles... je crois qu'elles s'accrochent aux murs des maisons anciennes, aux pins parasols, je crois qu'elles se confient aux fleurs tendres et graciles. Et quand elles ont pris un peu d'assurance elles nous reviennent. Aller ! Où vont nos ombres qui tracent sur la terre des lignes muettes, et nos jambes pressées qui résistent au vertige... Elles avancent pour se rassurer, marcher ne s'oublie pas. Plus bas, (plus bas, oh) les nuages faramineux. Malgré le grand désordre du ciel la lumière éclate sur la mer, et une île surgit, et les mots tombent tout autour, lentement, là où le vent hésite, au-delà du silence, de l'épuisement. Autour tout est flou. Ah ! qu'on aimerait encore croire aux silences, à ces marches innocentes, à nos corps qui se rapprochent. Mais il y a toujours ce bruit de fond et le sol qui se dérobe quand on cherche à retrouver un rêve. Et la chaleur qui insiste, et le feu qui déjà a tout traversé, alors quelque chose cède de nos rages blessées. Plus loin, plus loin, où sont leurs visages... leurs joues rebondies, leurs rires étouffés aux creux de mains collantes... (Plus loin, plus loin,) où sont les mots qu'on n'a pas osé prononcer, les gestes qu'on a retenus, les combats abandonnés... Et au-delà c'est la lumière qui maintenant abandonne, le jour lui même commence à douter. Et au-delà, ce sont des corps qui tombent. Et au-delà, et au-delà il y a les longs silences qui séparent les averses. (Et au-delà, et au-delà), il y a la nuit qui murmure — je ne suis pas la fin je suis le commencement. Et c'est la peau lourde d'un rêve, une matière floue comme une glaise avec laquelle il faudrait composer. Et c'est un souvenir qui prend consistance, un arbre, peut-être une forêt. Un ressassement d'images flottantes, entre les pins la lumière oblique de l'été. Et on ne sait pas dire, et on ne sait pas comment se faire pardonner

d'avoir fatigué les rivières et la mer, l'air et les terrains vagues. On ne sait pas se tenir à l'écart. (Ha ! oui) maintenant c'est toi avec moi, on s'abandonne au vent, au soleil, aux heures lentes, on marche aussi dans la nuit, on chérit l'évidence d'être côte à côte, on s'attendrit de voir la pleine lune grimacer derrière les nuages. Ta bouche, la chaleur d'un linge encore tiède sur la joue. Et des parfums de fougères, de poudre, de terre brune. Et on ne sait plus qui, de la terre ou de nos jambes, tremble. Et la mémoire doucement se ferme sur la peur de ne s'étonner de rien. Et la mer se froisse contre le vent. Elle espère, elle enrage, elle gonfle, elle attend. Se hâter, se hâter !... Comme si on pouvait se battre contre le ralentissement du corps. Se hâter, se hâter !... Est-ce que courir empêcherait de tomber ? Et la terre se soulève doucement. On aurait dit que des voix sortaient de dessous les pierres. On ne peut pas pénétrer dessous la terre ou bien seulement en rêve, peut-être est-ce là que reposent les mots qu'on n'a pas osé dire. Et la terre s'ouvre, et la terre avale nos rêves inachevés.

Aller où les décrets ne décrètent que du vent et où le vent épris de souffles fous se moque des décrets, où le vent, les nuages, la pluie et les éclairs sont des éclats de rires à la face des édits.

Aller où les souvenirs ne seront plus un poids, fermer les vieux cartons puis les donner aux chiens, et garder dedans soi, puisque c'est la seule place qui soit vraiment dignes d'eux, les souvenirs les plus chers qui ne nous quitteront pas.

Aller vers des endroits où toute la mémoire n'est jamais dérangée, encombrée de bibelots et de futilité, où elle n'oubliera pas parce qu'elle ne gardera rien que ce qui lui est cher, que ce qui fait membrure, varangue ou pied de mat, où la mémoire chaque jour est brossée à l'eau de mer, décapée du frivole et du superficiel.

Aller au fond du bleu sur un bateau de bois, éviter le plus possible les terres et leurs clôtures, leurs villes et leur béton qui en ont fait des bulles détachées de la terre et de l'eau et du vent, séparées de la vie et du vert et du bleu.

Aller là où les bêtes resteront libres d'aller là où elles veulent aller, aller rejoindre l'humain ou s'éloigner de lui, où il y aura des bêtes que je n'ai jamais vues, des arbres et des plantes qui ne poussent pas ici, n'ont jamais mis un pied dans une arche quelconque, pas même sur le papier.

Aller là où le papier sera doux sous les doigts, n'agressera pas les yeux, fera battre le cœur et puis verser des larmes, sans acide, sans amer, avec juste ça le sel pour faire de l'eau de mer qui nous porte si loin.

Aller là, loin de tout ce qui retient, arracher nos racines pour s'en faire des ailes

Un peu lyrique peut-être, mais sûrement influencée par le texte d'appui lu et relu et à relire encore pour le goût de chaque mot qui change le goût du plat et jusqu'au goût du pain avec lequel on sauce pour surtout ne pas en perdre une seule miette.

Pour le reste, c'est toujours Mow de LVME qui écrit le texte, avec ses préoccupations à elle, ses peurs et ses obsessions et ses conjurations. Texte qui pourrait être le dernier, une fois revu, repris et réfléchi vraiment, du texte qui est né au cycle précédent et a été nourri de pas mal de Boost. Il viendrait juste après le texte DUP, en conclusion.

Peut-être.

Aller sur les sentiers où vont les bêtes, suivre les troupeaux comme ont fait nos ancêtres. Courir la canne à pêche tendue devant comme un bâton de croix. Grimper comme des chèvres dans le sillon tracé par le vent. Saluer l'Arbizon.

Ô fille de la terre, Pyrène, déesse glacée, amer souvenir du héros aux douze travaux. O morte, tombeau de pierres, corps sédimentés en rocs, en pics, en mailh, haille et araille.

Plus bas, plus bas, où sont nos mères, l'espace s'étend à l'horizontal. Grimper plus loin, désertier les lieux familiers, refuser le lait des sphères domestiques. Suivre la soif des derniers papillons dans le bouillon de la cascade.

Plus bas, plus bas, où broutent les vaches sont les champs clôturés, les enclos électrifiés. Briser les entraves, courir pied nu sur la roche calcaire sans chapeau. Rejoindre le sommet de la montagne couronnée de givre dans le matin fier.

Plus loin, plus loin, l'eau coule en chute libre et rebondit par paliers ; les herbes s'émoussent dans le tourbillon, la grassette guette les insectes, l'Apollon décore les chardons bleus.

Aller au bord des ruisseaux portés par le cri du gypaète, serrer les hameçons au fond des poches percées, délivrer les larves grouillantes, traverser ivres l'artigusse.

Plus loin, plus loin, le vautour agrandit son cercle prêt à fondre sur la brebis boiteuse, le cingle chasse les éphémères, il plonge à contre-courant dans les algues.

Le sentier serpente et meurt dans un champ de rocailles. Buter sur les pierres dures, les galets trébuchant en bas des pentes. Réveiller les vipères aspic et les perdre dans les broussailles.

Et au-delà chercher la source, suivre le torrent jusqu'aux premiers balbutiements, tomber à genoux devant la naissance miraculeuse dans une flaque de boue.

Et au-delà, glisser les doigts dans les dernières neiges, frissonner aux réminiscences de l'hiver, murmurer les prières du Néouvielle.

Et au-delà quitter toute espérance d'appartenir encore à l'espèce grégaire qui végète dans les vastes plaines.

Et au-delà revêtir la livrée de bronze réservées aux bêtes sacrées, la toison d'or, grandir en enfants du soleil.

Et au-delà monter avec Phébus en haut du pin à crochet, rejoindre le chœur des crapauds, trouble du songe humain.

Se hâter mais lentement puisque nous sommes patients.

Aller là-bas où coule la lave des volcans, marcher sur les charbons ardents, crier, hurler la souffrance du monde, rassembler les mots au loin de l'horizon pour tarir les larmes, et plus loin encore passer du coq à l'âne, le plus intelligent n'est pas celui qu'on croit, tourner inlassablement la cuillère dans la casserole, casser les œufs, ligoter les despotes, les infâmes, leur faire cracher leur ignominie, aller au-delà sur la Terre retrouver l'espoir, la douceur d'un bébé dans les bras, là-bas, plus loin, plus loin encore ne pas abandonner, pousser les portes, hurler, crier la peur, les moments d'avant, ceux d'après, la terreur, le manque d'eau, la famine, croire à l'impossible plus loin là-bas, encore plus loin, aller là-bas au bout du monde au-delà où plus personne ne va, tomber à genoux et prier.

Ce texte est né des textes précédents aux mots enracinés tels que terre, cri, bout du monde, avant, après, portes, moments, peurs...

Aller où c'est toujours la même histoire avec son petit h
ou sa grande hache, toujours la même chanson, les mêmes
cycles qui s'enroulent les uns sur les autres les mêmes
dominos écroulés les uns sur les autres la même aile du
même fatal papillon et c'est toujours les mêmes cris les
mêmes crimes les mêmes pleurs les mêmes fureurs toujours
les mêmes joues roses tendres salement giflées les mêmes
femmes agenouillées et les mêmes hommes crucifiés

Aller car on y va là où siège l'étroit le péremptoire assassin
le décisif mortel le je t'en fiche mon billet de loto tu vas pas
me croire mais c'est comme je te dis le pronostiqué le
projeté machinique bien machiné

Aller dans les villes assiégées par les loups

Aller où l'on comptera ce qui reste de nos os et nos abattis
nos foies nos cœurs nos organes et quelques cheveux blancs
à quoi bon lutter c'est écrit qu'est-ce que tu crois

Aller si ça te chante et te console sous la protection des
arbres regarder le vent faire des vagues la surface des
champs ondoyer l'herbe qui verdoie et les roses éclore sous
un soleil de mai suivre des yeux le vol de la dernière
hirondelle la course de la dernière panthère et les ronds
d'un ricochet écouter le chant du dernier coq

Aller vivre néanmoins comme au dernier jour et bucher
comme pour l'éternel semer planter arroser cultiver pour
qui pour quoi pour rien

Aller quand tout est cuit

Aller et sillonner toutes tes rues Paris Graindorge
Bellevue Vivienne Monplaisir Massingy Amelot Resédas ou
Main d'or

Plus loin où sont l'imprévisible le bâton dans la roue de
ton tricycle le grain de sable dans ton pâté les pieds dans ton
plat et mon grain de sel dans le potage

Plus loin où sont l'éclaircie l'éphémère et un vers de
Baudelaire

Plus loin où sont bercés les enfants de leurs mères et
chantées les cantates

Plus loin où ta main aux grosses veines mauves
redessinait les fleurs du papier peint

Plus loin où croupissent oubliés la lenteur le silence et
l'absolue présence

Et au-delà savoir attendre laisser couler les fleuves et
passer les caravanes

Au-delà éclater de rire et tourner les talons

Au-delà ne plus rien expliquer ni s'expliquer

Au-delà loin plus loin encore tout là-bas danse un bateau
frêle hâte toi de le rejoindre!

Aller aller plus loin, au-delà; aller, aller, se hâter

Aller aller vers la terre que l'arbre semble créer pour y ancrer les graines que le vent a plaqué sur la minuscule accroche du rocher, la terre assoiffée qui ouvre ses sillons comme une bouche pour se nourrir de vie, l'ocre rouge devenu terre sur les chemins de Roussillon, la légère terre poussiéreuse semée d'aiguilles de pin,

Aller vers la crainte de la foule, crainte d'avoir peur, les craintes à affronter. Aller en gardant raison vers les discours et récits nés des algorithmes, de l'IA et de sa salade.

Aller en gardant sagement bridée en soi ses rages que femme ne doit exhiber, aller sous les regards, aller en tentant sourire vers les moments de détresse, aller vers le triste en s'appuyant sur les douces brindilles de la vie. Aller sans peur, avec tendresse vers l'étrangeté des autres, les regards qui appellent depuis leur égarement. Aller en opposant aux douleurs des petits rites idiots en y mettant sa sauvegarde.

Aller dans ce jour qui attend.

Plus loin que l'espace ouvert par la porte de bois brun, plus loin que la femme assise dans un royaume de chintz, plus loin que la sagesse.

Plus loin que la certitude enseignée que le cri ne doit pas être proféré, ne doit pas sortir du ventre crispé dans un sourire pour ne pas le laisser jaillir avec une violence joyeuse de cette liberté. Plus loin que le recul craintif devant une étrangeté, même discrète, plus loin que la bouche tordue la joue en boule et le regard fuyant, plus loin que la barrière de ce visage, au fond des yeux qui appellent.

Plus loin avec les nuages navigant dans le ciel mais pas plus loin que la pureté sereine du chant des nonnes, non pas plus loin pas jusqu'à la spiritualité qui nourrit leur chant ou à l'indifférence qui assure la basse soutenant le chant.

Au-delà du silence qui accompagne le frémissement blanc du jour s'apprêtant à être, au-delà de la tendresse conquise de l'oubli nocturne, au déjà de l'instant enfui trop vite pour être, au-delà de l'attendrissement devant ce qui accompagne ce qu'on n'ose aimer.

Au-delà du recul de peur et au-delà de l'attirance vers la différence, au-delà de la foi en la possibilité d'une empathie pour le parcours dans l'enfer que traverse par ce corps.

Au-delà des conventions, au-delà de la sagesse, au-delà du souci de ne pas déranger, au-delà de la peur de peser, au-delà de l'inutilité, au-delà de la crainte de laisser l'intime exposé, au-delà des gestes brusquement achevés, au-delà des voix fortes, au-delà du rempart de la sérénité.

Au déjà du carreau de vitre qui déforme ce profil absorbé dans la lecture, au-delà des chemins du jardin, de l'odeur de la terre mouillée, des fleurs qui se penchent.

Par derrière les mains qui s'activent savoir le silence de l'esprit qui les guide en leur laissant le discours, par derrière les yeux qui se détournent deviner l'ignorance la crainte l'indifférence, ou une urgence, par derrière les sourires échangés courtoisement et les phrases qui ne débordent pas le travail entendre le rêve le cri des esprits.

Se hâter pour ne pouvoir être arrêtée, se hâter parce que nécessaire, se hâter pour montrer l'empressement, se hâter parce que désir.

Se hâter de poser une barrière pour qu'une souffrance devinée s'y abrite. Se hâter derrière une banderole en laquelle on ne croit qu'à demi pour la chaleur du compagnonnage avec tous ces désirs mêlés de réserves; Se

hâter d'aimer et se hâter de le taire. Se hâter ostensiblement vers un but assigné en souhaitant des embuches.

Se hâter d'oublier et ne le pouvoir. Se hâter de se concentrer pour que dise sincérité le sourire.

Se hâter de trouver un chemin de traverse, se hâter de ralentir les grands pas pour que l'imprévu s'en vienne.

Se hâter, ou le dire, mais éviter de déranger le moi secret.

Partir. Partir plus loin. Laisser les fardeaux et les contraintes derrière toi. Abattre les chaînes douces mais pesantes et partir. Chevaucher le vent du Sud. Partir vers la mer chaude, à travers les champs de lavande, survoler les falaises rouges et blanches, humer les herbes âcres de la garrigue, fouler des sentiers abandonnés

Partir. Quitter la brume des montagnes, la grisaille de novembre, le froid humide de la vallée, fuir ces frissons, ces raideurs, ces tristes tremblements de fin d'automne, cet automne autrefois plein de rouge de jaune de ciel bleu et d'espoir. Fuir la mélancolie des journées perdues, des nuits noires trop longues, des rayons de soleil égarés vers le Sud

Là-bas, il y a le soleil qui brille, il y a le ciel qui éclate de bleu, il y a les étoiles étincelant rouge bleu blanc dans la nuit noire de velours, il y a les caresses d'un vent doux et soyeux. Là-bas, il y a du sable chaud qui apaise ton cœur, il y a la mer immense, il y a des vagues qui dansent qui moussent qui t'enveloppent qui te consolent en te berçant. Tu rêves des îles, tu rêves de liberté, tu rêves d'espace, tu rêves de te perdre, de te dissoudre dans l'air, de te fondre dans l'infini. Tu rêves d'un autre monde, tu inventes ce monde idéal parfait enchanté, un monde qui n'est pas réalité, qui pourrait te tromper. Pars, vole, essaie ta liberté, teste ton île, crée ton espace, d'un mot, d'un sourire, va vers le monde, vers ceux qui l'habitent, qui le travaillent, qui le goûtent. Vois, si tu trouves du réconfort, si ton cœur s'apaise, si ton enthousiasme renaît, si la vie vaut à nouveau la peine d'être vécue

Et n'oublie pas ceux qui t'ont aimé, n'oublie pas ceux qui t'ont laissé partir sans une plainte, ceux qui comprennent tes désirs, tes douleurs, tes manques et tes failles, n'oublie

pas ceux qui t'accompagnent en pensées sur ton nouveau chemin, sur ton île, dans ton monde parfait, et qui te recevront les bras ouverts le sourire aux yeux et aux lèvres quand tu douteras, quand tu vacilleras, qui te soutiendront si le monde si parfait s'écroule un peu, te fait chuter, te désenchante et te fait rebelle ou alors perdant. Garde ta joie au cœur, garde ton courage et ton espoir, rebelle et battant, bâtis, construis, embellis, goûte, savoure, consens, respire, vis pleinement cette vie à créer, à emplir, à aimer, poursuis ton chemin en confiance jusqu'à l'horizon lointain

Aller !

Marcher sur les bords des cadres, sur les lignes jaunies des suées de temps, sur les impossibles désignés coupables, sur les impossibles désignés innocents,

[I trust you, it's already been done, undo it](#)

[It takes two, it's up to me and you to prove it](#)

Sentir ses mâchoires lentement se disloquer pour laisser passer la bête qui a décidé de sortir par-là, sentir ses poils se frotter aux dents sur leurs versants intérieurs, et une fois la peau décharné au sol, la regarder dans un reste d'inhumanité avec, dans la gueule, le goût du sang, sauter les marches quatre à quatre jusqu'à La chambre, se réveiller quand la porte saute et garder dans l'œil où que ce soit.

Aller !

Courir dans un tunnel tout rond, noir, plaqué d'écrans lumineux comme autant de fenêtres, viser la lumière aveuglante là-bas, tout au bout, courir le plus vite possible pour y arriver, savoir que c'est impossible mais tenter d'aller le plus loin et à la dernière nanoseconde, plonger dans un des écrans au hasard, un en bas à gauche, tomber du ciel dans un petit corps évanoui sur les bancs d'huîtres quelque part en Bretagne.

Plus bas, plus bas,

Voir à travers les yeux d'un oiseau, contempler les fourmis-humaines se presser dans leur fourmilière

Toucher de l'œil le bâtiment en carton et le sentir mou sous la peau

Monter dans un des bateaux amarrés dans la Vilaine, là-haut dans le ciel, le long de la corde énorme et entendre les mariniers aériens pester comme ceux d'en-bas.

Regarder les églises se détacher de leurs socles et s'envoler lourdement, sans amarres elles.

Plus loin, plus loin

Marcher sous l'eau dans le parc qui mène à la gare de Waverley et admirer les racines des arbres sous terre dans leurs sangs de terre rougies contrastées avec le bleu nuit d'un ciel étoilée dépourvu de celle qui cache tout en voulant nous éblouir.

Partout sentir l'eau, tenter de voir la surface

Au-delà, au-delà

Arracher les mauvaises herbes au rythme de l'air inspiré, sentir les racines de la mauvaise herbe se détacher du sol au fur et à mesure que l'air entre dans le corps

Au-delà, au-delà

Sentir le lit se soulever dans l'air, le laisser s'échapper par la fenêtre ouverte,

Se sentir se lever hors de son corps, laisser son corps là et se balader

Se hâter, se hâter

Pâté de Pâque(s)

Ingrédients

Pâte feuilletée (voir plus bas)

Âmes en poudre : 500g

Beurre : 375g

Farce (voir après)

Quasi d'enfant :	250g
Poitrine d'adulte :	400g
Oignon :	½ pièce
Ail :	1 gousse
Cognac (ou autre sang de vigne altéré) :	0,05l
Porto (ou autre sang de vigne altéré) :	0,05l
Persil plat :	¼ botte
Estragon :	QS
Œuf :	2 pièces
Sel :	10g
Poivre :	5g
<u>Garniture (voir enfin)</u>	
Œufs de caille :	12
Jambon sec :	6 tranches
<u>Dorure (percer et voir)</u>	
Jaune d'œuf :	2 pièces
Eau :	2 c à s

Pâte feuilletée

TECHNIQUE

1) Mettre en place le poste de travail et s'assurer de sa propreté

Peser, mesurer et contrôler les denrées.

2) Réaliser la détrempe

Tamiser la poudre d'âmes directement sur le marbre (réfrigéré de préférence) et la mettre en fontaine.

Ajouter le sel et l'eau, dissoudre le sel du bout des doigts et incorporer progressivement la poudre d'âmes au liquide en partant des bords de la fontaine.

Lorsque le mélange s'épaissit et ne risque plus de couler, finir rapidement l'assemblage de la détrempe à la main ou à l'aide d'un coupe-pâte, en veillant à la travailler le moins possible.

Selon la qualité de la poudre d'âmes, il est parfois nécessaire d'ajouter un peu d'eau. L'ajouter avant la fin de l'assemblage de la détrempe.

Rassembler la pâte en boule, l'âmer très légèrement et lui faire une incision en croix d'environ 2 centimètres de profondeur.

Cette opération permet de rompre l'élasticité de la détrempe et de la détendre.

Envelopper la détrempe dans un sac plastique alimentaire et l'entreposer dans un envers frais pendant 20 à 30 minutes.

Cette première phase peut être réalisée à l'aide d'un batteur-mélangeur.

3) Beurrer la détrempe

Assouplir l'âme à tiers grasse à la main, ou à l'aide d'un rouleau, sur le plan de travail légèrement âmé.

Elle doit être souple, « plastique » et de la même consistance que la détrempe.

Lui donner la forme d'un carré d'1 à 1,5 centimètres d'épaisseur.

Abaissier la détrempe.

Plusieurs techniques peuvent être appliquées :

— détrempe abaissée en rond (schéma 1)

— détrempe abaissée en carré (schéma 2)

Recette

Etaler le feuilletage, puis tailler deux rectangles de 30x20 centimètres.

Réserver au frais.

Confectionner une dorure et réserver.

Tailler le quasi d'enfant et la poitrine d'adulte en gros cubes, mélanger avec les sangs de vignes altérés.

Hacher l'ail, ciseler finement l'oignon puis faire suer au beurre sans coloration et réserver.

Passer la viande marinée au hachoir à grosse grille ainsi que toutes les herbes fraîches, ajouter l'ail et les oignons, les œufs et rectifier l'assaisonnement.

Réserver.

Cuire les œufs de caille pendant 7 minutes.

Les écaler et les rafraîchir.

Couper les pointes d'œufs pour les raccourcir.

Réserver.

Dans une petite gouttière filmée, déposer les tranches de jambon sec en les superposant légèrement.

Étaler la moitié de la farce à l'intérieur puis poser les œufs, les uns à la file des autres, au milieu de la farce, en les enfonçant légèrement.

Recouvrir les œufs du reste de la farce

Démouler la farce sur une bande de feuilletage de 30 centimètres par 20 centimètres, préalablement doré à la dorure

Poser la deuxième bande de feuilletage sur le tout afin de recouvrir l'ensemble.

Fermer hermétiquement, chiqueter, dorer une première fois

Laisser reposer 20 minutes

Dorer une seconde fois, quadriller, faire une cheminée, laisser reposer au frais une vingtaine de minutes avant cuisson.

Cuire au four à 220 degrés pendant 15 minutes, puis 20 minutes suivant la grosseur à 160 degrés.

aller... aller... plus loin... au-delà... se hâter...

Aller à contre- courant, où vont les fleuves indomptables, sournois et majestueux...

Aller , ignorant leurs grâces qui vous détourneraient sans remord, jeu du chat et de la souris, éternels recommencements. Le chasseur connaît sa proie, sa patience feinte épuise. Ruser encore. Le temps est compté. Aller, aller, plus vite

Aller, l'œil vif, délesté pour un moment des poids de l'existence habituelle. Léger et vif du commencement. Combien de commencements pour aller vers recommencer ... Nul ne sait vraiment... Et la peur des recommencements ... qui paralyse l'action. Comment faire pour sembler oublier, oublier semble impossible, et malgré tout , conjuguer un oubli pratiquement impossible et faire comme si ... Comme si, acteur en somme de tout ce qui échappe. Cogitations d'un commencement et le chemin, soudain, paraît moins incertain

Là-bas, il y avait des fleuves dociles, des paysages aux courbes douces, du sable fin, des hamacs tressés pour le repos, des bras accueillants, du temps pour les poètes, rêver un peu aussi.

Plus loin, au-delà du vain, du futile, de l'inutile et du temps compté

Et transformer les quêtes vaines, les espoirs écornés. Et lassitudes . Et déclin.

Et repartir . Ne pas se retourner , allonger le pas , augmenter l'allure

Les pieds à la manœuvre, la tête en lambeaux.

Un maigre credo , aller ! aller plus loin !

Plus loin, délesté des hésitations, , chercher à nouveau

Ce qui fut, resté dans les limbes, ce qui pourrait, à quel prix de vies humaines ?

Ce trop lourd qui pèse dans la balance. Le doute écrase, le doute immobilise, le doute pousse aussi vers l'ailleurs, un ailleurs sans contour mais si proche.

Et plus loin, encore plus loin, voir l'horizon rétrécir, fuir.

S'éloigner, un geste insignifiant, juste un pas de plus, hésitant, maladroit

Là, suivre les traces qui précèdent est le seul salut possible.

Et au-delà rien ne permet d'accrocher le regard, le paysage fuit, à sa façon, laissant entrevoir quelques formes qui semblent familières. Puis l'horizon se brouille, disparaît, plus de signes reconnaissables.

Et au-delà, pas de réconciliation possible entre paysages familiers et errance qui conduit sur des pistes inconnues, arides, hostiles, où l'hospitalité n'a pas loi.

Se hâter, pas de repos sur les chemins imposés . Les jambes s'activent, les pas suivent le rythme. Se hâter pour rester vivant. Et poursuivre dans la hâte, compagne fidèle et harceleuse.

Aller plus loin que l'espoir. Au-delà de l'espoir. Et toujours se hâter encore et encore

Sans fin.

Plus loin Poser ses propres pas dans ceux qui les ont précédés. Ses aïeules, héroïnes de notre enfance. Les figures tutélaires, qui nous accompagnent, et nous inspirent, adulte en devenir, construction permanente. Leurs silhouettes en filigranes rompent ce qui pourrait être solitude, doutes, hésitations... Présences partagées, toutes en chemin.

Au-delà traverser ! transformer ! échapper ! réinventer ! rêver ! imaginer ! créer ! calligraphier l'imaginaire ! des formes, des couleurs, des matières, du rythme, en mouvement continu. L'impossibilité d'un renoncement.

Où vont les souffles éteints, les cœurs perdus ? Plus bas, plus bas, ô vents fragiles qui gonflez nos poitrines et dans un même élan filez entre nos lèvres impuissantes à vous retenir, ne nous oubliez pas. Dans quelle cave fuyez-vous ? Où donc réduisez-vous en cendres nos souvenirs ? Qui le dira et combien de battements de cœurs encore avant que tout s'éteigne ? Bombez nos torses ! Ventilez-nous le sang avec vigueur et pulse et convulse et révulse mais battez rouge, battez ! Rouge l'air dans nos corps qui infusent avant le noir qui vient. Battez-nous le corps bien rouge avant que la coquille se vide ! Dans quel refuge et à travers quels murs vous faufilez-vous donc pour détruire le tout dérisoire, l'effacement des peines et espoirs ? Et au-delà de tout quand les sentiments disparaissent où vont-ils donc ? Où les emportez-vous ? Tiens, je vous connais vous et vos silences démesurés. Je vous connais avec vos vides intersidéraux, vos infinis et vos pour les siècles des siècles, tous ces mensonges. Plus loin que l'absence dans la bouche bleuie, que les cheveux et ongles qui poussent au-delà de la vie, plus loin que la dévoration des possibles, comme je vous connais vous, maillons imperturbables de la grande mécanique du vide. Plus loin que nos rires, nos râles, nos déchets, nos cris, nos labeurs interminables et au-delà des os, dans le magma de nos crasses, de nos médiocrités, de nos mensonges. Plus loin que les mots dits ou tus, bien sûr que je vous connais. Je sais qu'au fond de moi à quoi bon et rien d'autre et pourtant, Et... De... Qu'une... Ce n'est pas... Et dû... Et là... Plus loin, plus loin, où sont... Plus loin, plus loin où vont... Et au-delà... Et au-delà... Aimons.

La gamine souffla sur les yeux du cheval de bois, fort et maladroite comme on souffle sur les bougies d'un gâteau d'anniversaire pour la première fois. Elle voulait faire grand vent, elle voulait voir la mer s'agiter grande dans les yeux du cheval et retomber, comme quand on agite une boule avec de la fausse neige dedans, la voir retomber lente sur le faux paysage.

Elle voulait voir la mer retomber lente sur son enfance.

La mer lente comme son petit corps qui entre dans le sommeil, aller aller, le lent balancement du hamac sous l'érable, les genoux relâchés, les mains pleines d'ombres, les chasser, les rattraper, aller aller, le lent balancement des paupières, et non loin, le panier avec les premières cerises de l'année, les petites voitures en file indienne le long du grillage, un papillon sur l'épaule de la chemise mouillée du père qui pend sur la corde à linge.

La mer petite comme les fourmis le long du mur de la remise, grimper, grimper encore. Petite comme les pâquerettes, souffler, souffler fort dessus, que reste-t-il des dernières heures de l'hiver ? Petite comme ses pieds, même à la hâte, ils ne vont jamais loin. Mais où va la mer ?

Elle voulait voir le vent tomber dans la mer.

Le vent lent comme la rouille à recouvrir le vélo de la mère. Lent comme attendre son tour au marché, aller aller, les barquettes de framboises, la menthe poivrée, le poulet rôti au four, lente l'odeur à remplir les narines. Lent comme

reconstituer la mémoire quand les odeurs disparaissent, se mélangent à la rouille des lents souvenirs.

Le vent petit comme son petit corps qui pousse pour se mettre à hauteur de fenêtre et voir les gamins jouer au football sur la place, et voir le bouleau faire à nouveau peau, chair, et voir encore tourner le manège de chevaux de bois. Aller aller, pousser pousser, à la hâte, tu deviendras femme, alors à la hâte, ton corps, le temps, les souvenirs feront brouillard.

Elle voulait secouer la mer, secouer le vent, encore un peu. Aller aller. Elle savait qu'il serait bientôt temps de passer à autre chose. Comme quand la mer se fait ruisseau. Comme quand le vent se fait brise du soir. Grandir.

Aller ! Aller !

Aller où ?

...Là où le crédit social est une norme sociétale, où on trouve dans des cages à pangolins des virus bizarrement humains, où les nouveaux esclaves sont des enfants à qui on a tout volé, l'innocence et la santé, douze heures d'affilée par jour pour un vêtement ou une paire de chaussures qui partira, loin, très loin, là où on ne voudra rien savoir de qui l'aura fabriqué de ses petites mains décharnées ?

Liberté, enfouie dans les esprits

Liberté, muselée dans des corps prisonniers

Liberté, reviens, reviens, reviens.

...Là où tu ne dois plus dire Tibet mais *Tubo* pour obéir aux exigences linguistiques d'un envahisseur bien déterminé à finaliser son œuvre d'anéantissement de la culture d'un peuple interdit d'afficher à l'intérieur même de ses maisons la photo de son guide spirituel ?

Peur recroquevillée

Chevillée au cœur et au corps

Ouvre tes bras et envoie-toi

...Là où il ne reste déjà plus rien, face à la mer, impuissante, qu'une bande de ruines figées dans un mortifère silence, amas de pierres inondées de sang qui s'incruste dans la terre et s'évapore dans l'air qui n'est plus respirable que de désespoir ?

Vie mort vie, est-ce toujours ainsi

Les uns trépassent, les autres passent et repassent

*Un jour, le calme sera enfin trouvé
Sur une terre désertée de ses prédateurs écervelés*

...Plus bas, tu creuses et tu trouves des lacs comme des nappes océanes, réserves pompées à la surface jusqu'à plus soif, un H₂O se vidant, dans une indifférence aveugle, de son énergie vitale, une lettre O qui s'affiche encore majuscule dans les livres d'école, d'un oxygène devenant minuscule molécule,

*Sans toi, on meurt moins vite que sans air,
mais on meurt*

*Avec toi tout est fluide en moi, les circuits
sont alimentés*

*De l'eau, d'en bas ou de là-haut, mais de
l'eau !*

...Plus bas encore, tu trouves des déchets qui ne disparaissent jamais, des déchets qui continuent de s'activer, même enfouis, enfermés, barricadés, même tassés et entassés plus bas que plus bas encore, et qui attendent, attendent, attendront dans l'obscurité pendant des millions d'années avant de se frayer un passage pour remonter, dans un gigantesque geyser incandescent, à la surface d'une terre, surpeuplée ou abandonnée,

*Nous venons de si loin, nous sommes là
Depuis si longtemps, nous resterons
Le temps qu'il faudra pour un jour trouver
Le juste milieu*

...Et plus loin comme tout près il y a les gueux à qui l'on dit « *nous sommes en guerre* »/ Le nous n'est un nous qui nous unit que s'il est consentant et consenti/ Ce sont eux qui sont en guerre, contre nous, les gueux, les inutiles, les non essentiels/ Nous les gueux ne consentons pas au carnage, de

près comme de loi/ Nous les laissons, eux, être en guerre,
entre eux,

*Monsieur le Président, j'ai écrit cette lettre
Que je crie à tue-tête en prenant bien le
temps*

*Si vous leur envoyez des papiers militaires
Pour partir à la guerre
Ils n'iront pas y jouer...**1*

Alors...se hâter de se révolter ? A quand la mue du révolté
au révoltant, d'un participe passé au possible présent ? Pour
qui l'armure du *revolteur*, pour un temps urgent de
l'agitateur? Agir, oui mais où quand comment ? Expectorer
le cri de la révolte, caresser les visages de la peur avec un
baume de courage. Affronter les orages et la rage d'en être
encore là, si loin, tellement loin des matins d'un monde où
le chant des oiseaux ne cesserait d'encourager les terriens à
ne rien amasser, à ne pas s'entretuer. Juste, simplement,
faire comme eux. Chanter la vie et chaque jour l'honorer,

17 avril 2025 7h14 quelque part sur terre

***2

**Tomber sept fois se relever huit (Proverbe japonais)*

C'étaient de très grands vents, de très grands vents qu'il sentait venir sur lui, de loin, de très loin, ils allaient tout balayer, faire table rase, il ne voulait plus regarder que lui-même. C'étaient de très grands vents, des vents qui allaient faire place nette dans sa vie, ne plus lui donner à voir que ce visage, ce visage clair, lisse, limpide, ce visage qui était tous les visages.

Aller ! où il sait que seul le rêve peut l'emmener, où il sait qu'il peut construire le rêve, où le rêve deviendra sa réalité. Aller ! où il sait qu'il va pouvoir tenir tête à la réalité, celle du monde extérieur, celle d'un monde qui n'est pas le sien, d'un monde où il n'a pas sa place.

Plus loin, plus loin que le monde, dans son monde, à l'intérieur de lui et avec lui uniquement car on n'a que soi, telle est sa devise, il n'aura à en rendre compte qu'à lui-même.

Et au-delà, les murs, les plafonds, les longs couloirs qu'il arpentera à sa guise, un dédale où lui seul pourra trouver son chemin, où lui seul pourra admirer le portrait dans la chambre bleue. Et au-delà, les cris contenus, les cris qui restent à l'intérieur comme au fond d'un puits, ceux que nul n'a jamais entendus et n'entendra jamais, les cris qui feront vibrer les murs neufs. Et au-delà, et au-delà, encore ce visage, toujours ce visage qui ne lui laisse pas de répit, et sa ville natale où il ne retournera jamais.

Se hâter, se hâter ! de construire le palais, le temple qui l'abritera, qui abritera sa création, les œuvres qu'il conserve pour lui et celles qu'il veut bien montrer au monde extérieur. Se hâter, se hâter ! Monsieur K. n'a qu'une seule hâte, celle de refermer la porte sur lui-même.

Aller où vont les embruns qui fouettent le visage, l'odeur du sel qui emplit les narines, le cri des goélands qui résonne dans l'infini. Aller où vont les « Han » ! Creuser Han ! un trou pour l'écureuil tombé de la cime Han ! Han ! La terre exhale un souffle, Han ! un soupir de mémoire. Han ! A pleines mains Han ! Farfouiller la terre Han ! creuser les limites de la petite fosse Han ! Puis avec l'outil, piocher, Han ! chaque pelletée brise le silence Han ! déposer l'animal Han ! et lui dire « T'inquiète pas la terre bercera tes ossements Han ! avec la tendresse de son humus. » et me dire « T'inquiète pas, creuser Han ! c'est tracer une dernière empreinte Han ! laisser à la terre une offrande, Han ! un ultime poème gravé dans l'obscurité. Plus loin, plus loin sont les sensations de calme et de tristesse qui envahissent, l'étrange quiétude qui interroge, le souffle imperceptible qui caresse la nuque, la curieuse impression de ne pas être seule. Plus loin, plus loin sont les peurs : celle de trouver l'autre sans vie dans le canapé ou étendu sur le carrelage froid de la salle de bain, celle de ne plus se souvenir des codes: carte bleue, grille d'entrée, carte Sncf, verrouillage téléphone, déverrouillage alarme, celle d'être tabassée pour avouer, mais quoi ? celle de devenir aveugle. Et au-delà, le cri remonte dans la poitrine, sensation d'étouffement, il passe en trombe dans le cou, il vrombit dans la tête, les yeux piquent, les oreilles bourdonnent, hurlements d'acouphènes invisibles, ça dure comme une éternité, le cri redescend dans la gorge, ça gratte, la voix s'enroue, le cri poursuit sa trajectoire infernale, il tétanise les muscles, provoque des crampes, il fonce jusqu'aux extrémités, mains, pieds, paupières, le souffle s'accélère, se bloque. Et au-delà, tenir tête aux souvenirs — à la joie indicible d'être en voiture avec les parents, fenêtres ouvertes, radio à tue-tête, partir deux mois pour les vacances, les grandes — retrouver les grands-parents, les embrasser, respirer dans son cou l'odeur de violette et dans le sien l'odeur de tabac. *Et au-delà, et au-delà un moment crépusculaire, un cri qui déchire l'horizon. Se hâter se hâter*

d'ouvrir la porte, ouvrir les bras comme des branches que le vent passe à travers, écouter les oiseaux, humer la mousse humide et se rappeler qu'on existe encore. Se hâter se hâter pour cette minute d'éternité.

Aller profite du vide qui s'installe et veille sur ton intuition allumée, protège la des piétinements, des intempéries, ne te retourne pas ou tu seras figée en statue de sel, suis la vibration de la cloche qui tinte.

Aller les orteils, la plante des pieds, appuie-toi sur la terre, ressens la qui renvoie son propre poids, enfonce tes talons qui entraînent le plateau tibial, en avant les ischions, inspire, ouvre tes ailes, décolle les côtes flottantes, déploie tes plumes en parade du printemps, l'index emporte ta paume et le pouce ouvre la spirale de ton bras, dans le reflux c'est le quintus qui t'entraîne.

Aller la colonne cathédrale ! De l'occiput au coccyx, de l'atlas au sacrum, retrouve ton axe, la sève coule dans ton squelette, refais les espaces, étire-toi, éveille toi à l'intérieur, à ce qui est en toi, ressens ce qu'on ne voit pas, enlève les empreintes, regonfle la carlingue, relie les deux extrémités de ta corde vertébrale et tu te propulses immense élastique organique.

Et traverse la ville aux sept collines, le sol à tes pieds, c'est la fin du goudron, les cailloux et les veines des racines te portent, les rues frileuses sont relayés par les feuillages, le bourdonnement des villes se dissipent et déjà les premiers monts qui naissent sous tes pas.

Et garde le rythme qui donne la pulsation de ta course et transforme ton corps en moteur.

Plus loin, repousse la tombée du jour, rallonge les espaces, relie les méridiens comme le martinet qui traverse la méditerranée, comme la tortue qui traverse l'océan pour aller pondre ses œufs sur la terre natale, repousse les obstacles, les grillages, les murs, les prédateurs.

Plus loin que le clocher qui émerge des maïs, plus loin que le prochain virage, que le panneau annonçant la fin de la terre plus loin que le calvaire et le Leclerc, la ZAC et la centrale, tu peux ressentir la mer sans la voir, à cet halo, à ce fondu de bleu, aux mouettes qui s'émiettent dans le champs retourné.

Au-delà, aller cours avec ton drap qui flotte au vent, enfle, même si le vent contraire te masque maintenant, qu'il claque au vent, fantôme aujourd'hui, ne te laisse pas gagner par la détresse, déploie-toi.

Au-delà du déluge, fends l'air ma petite colombe.

Aller ! Où vont les feuilles qui flottent sur les flaques boueuses entraînées par un courant léger mais implacable, elles laissent le flot décider d'une trajectoire avec laquelle elles composeront agiles, elles conservent le contour initial, secrètement prêtes à l'intérieur d'un bourgeon gonflé doux, forme verte attachée fragilement, forme brune soufflée qui se déposera, lentement pourrissant du dedans effaçant sa trace jusqu'à ce que sa poussière se mêle à la terre.

Aller ! Où vont les lianes des moments retissés autrement qui se mêlent et défient le fil du temps, elles recomposent sans permission, elles s'élancent en ponts suspendus, exhument les périodes oubliées, s'accrochent et déchirent les voiles, traversent les couches patiemment accumulées, elles soufflent mes poussières. Elles m'obligent au rappel, je cueille, je récolte, je coupe, je tire, je casse, je tisse revient toujours.

Plus loin, plus loin, où sont les larmes retenues enfin coulées là dans le fleuve commun, elles seront oubliées.

Plus loin quand rien ne se mesure même si tout compte.

Et au-delà, l'attente, contempler, attendre là encore en transition, délice de l'incertitude, on ne sait pas où ça va, on ne sait pas encore, moment précieux parce qu'il va finir, moment de rien juste attendre et rien, le rien plus loin, le rien, la vacuité, l'improductivité, ne pas faire, savourer de ne pas savoir, rêver, juste rêver.

Et au-delà, et au-delà, le jeu de la mémoire qui se décompose en puzzle, un nombre infini de pièces qui s'effritent quand on pense les avoir attrapées, leur place retrouvée, perdue à nouveau. Les pièces interchangeables, les personnes indistinctes, l'une pour l'autre mais alors toute cette peine pour ça.

Se hâter, se hâter ! ralentir seulement s'asseoir là sur la
table de mousse les arbres autour les mains sur la tasse le
corps ancré les messages du vent les feuilles.

Aller ! où finit et commence le bout du monde, dans cette lumière où chantent des dahlias — se perdre dans les couleurs — leur chatoiement — leurs éclats sombres ou éblouissants — sentir le glissement de tout — le tremblement d'un paysage qui se dilue dans le temps.

Aller ! Dans la terre qui se plisse, s'étend, se creuse, s'engloutit dans des abîmes, se sépare et puis s'étend. Aller au plus profond d'elle, puiser la vie à pleine racine — inhumer la douleur — la recouvrir de terre et s'en aller chanter avec les vivants !

Plus loin que la colère et la peur qui déploient leurs mille tentacules — Plus loin que le corps pétrifié, que la terreur à gueule d'oubli et la mémoire ensevelie, cherche encore !

Plus loin, plus profond ! Descends plus bas ! Ouvre les portes des abysses et laisse-toi tomber comme une pierre dans le sans fond ! Tombe dans le magma rouge incandescent ! Brûle ! Sois le vortex hurlant ! — Les Quarantièmes rugissants ! — Hurlevent titanesque enfin prêt à jaillir de l'enfer du dedans.

Plus loin encore ! Au-delà du cri — là où infuse la lumière — laisse toi happer ! Entre dans la couleur ! Tais-toi, écoute, sens et vois ! Non plus des paysages, ni même des visages rêvés ou trop tôt perdus, mais l'impulsion et la grâce du mouvement.

Et au-delà, et au-delà, Saravá ! Qu'est-il d'autre que cette musique et ce chant, que ces fleuves artériels dont les courants sillonnent tes profondeurs ?

Aller ! où vont les bêtes et les chiens moutons bovins
sages en rangs serrés ou en troupeaux désordonnés
cavalcades courses effrénées — aller ! où retentissent le cri
des hommes les meuglements les bêlements les aboiements
au sein d'un joyeux vacarme

Aller ! sur le chemin cabossé qui retient l'eau de pluie dans
un lac en son milieu — qui s'épanchent en eaux stagnantes
— qui laissent une croûte verdâtre entourée de bourrelets
épais de boue — chemin bordé de banquettes touffues non
désherbées

Plus loin où est le ventre de la terre nourricière d'abord
pillée — réclame le ventre phosphore potasse magnésie
soufre — ventre raffole de zinc manganèse cuivre fer bore
molybdène — tous ces mots barbares qui brouillent la vue

Plus loin ce patchwork en damier cousu de parcelles
jaunes vert tendre brunâtres balayées par le vent frais vent
du matin écrasées le plus souvent de soleil — d'où l'ombre
est absente sous le couperet des rayons métalliques

Plus loin où sont les montagnes — les montagnes en
dentelles de femme — montagnes à portée de main si nous
tendions le bras pour les caresser comme soie de peau

Et au-delà est la cabine d'un bleu laiterie qui continue de
monter et de descendre même si les gens sont partis — et
au-delà le câble continue de s'enrouler pour la chercher
dans les profondeurs du sol

Et au-delà est l'enfant qui veut suivre de son doigt la lettre
inscrite sur la plaque vissée sur la porte croyant être son
initiale — l'enfant qui veut regarder dans l'œil du judas
filtrer la lumière dorée

Et au-delà sont les fenêtres qui s'allument le faisceau des
phares qui s'invite dans la cuisine — qui éclaire des surfaces

que le soleil n'atteint jamais mais la lune oui — où les ombres découpent les murs de leur tranchant

Se hâter, se hâter ! la vitre regarde en miroir le mouvement ininterrompu de la marche le va-et-vient de la cage des ascenseurs l'absence de parois fermées l'espace ouvert à peine rétréci par des pots de fleurs en plastique

Aller ! où rêvent tous les désirs palpitants sur les bords de pores de ta peau, frémissants, et tes doigts sur la carte qui leur disent : « C'est pour bientôt ! »

Aller ! où rêvent tous les désirs emmêlés dans les fils d'araignée de ton cerveau, empêtrés, mais bien vivants, et certains matins, rugissants

Aller ! ouvrir la porte de la chambre noire, secouer la nuit et le silence, sécher les larmes et prendre le départ

Plus loin, plus loin, où les langues et les peaux et les visages se croisent, se heurtent, se mêlent, se caressent, inventent du nouveau

Plus loin, plus loin, là où va l'eau de la rivière grosse et grasse dans un magma de terre ocre que rien n'arrête sur son passage, pas même bêtes et hommes

Et au-delà, vers des ciels d'encre aux nuages trempés d'étoiles traversés de grands vents et lavés de grandes pluies

Plus loin, plus loin, là où roulent sur les feuilles vertes, grasses et épaisses, les gouttes de pluie en perles transparentes, vifs globes de lumière

Et au-delà, où frémit un Temps feuilleté bruissant tout vibrant épais de vivant et les herbes et le ciel étoilé tout autour, et ça enveloppe

Et au-delà, là où les cris explosent des ventres et des lèvres en fleurs rouge vif, et où chacun peut alors ramasser, à terre, les bouts de soi éparpillés, et les faire fleurir

Se hâter, se hâter ! Faire provision de beauté ! Parole de vivants !

Aller ! Aller ! Dis adieu à tes livres, tes armoires, tes miroirs, les portraits de tes mémés, leurs services à thé, les vieilles assiettes, les verres à whisky en cristal taillé, tes chaînes dérisoires et tes boulets ! Ferme tes portes ! Jette les clefs, mets la terre sous tes pieds !
Aller ! Aller ! Où porte le regard, le vent, la voile !
Gonfle ta poitrine, respire !

Plus loin ! Plus loin ! Où sont les nuits sereines, les adorées fantômes ! Chevaucher des ourses blanches, mener aux pâtures, un troupeau de poules et d'oies, danser sous les mimosas et, dans l'eau froide, en silence, croiser avec les poissons abyssaux ! Voilà !

Au-delà ! Au-delà ? Les eaux déchaînées, les raz de marée, rouler, sombrer. Patauger dans la gadoue. De l'eau partout ! Éclatent, sous tes pieds nus, les coques dures de cafards qui fuient aussi !

Se hâter ! Se hâter !
Le barrage du vieux monde s'est écroulé. Vont débouler les rats ! Aux abris ! Où sont-ils ? Tout semble disloqué.

Aller ! Là où plonge la trouée sombre, ultime palier de l'escalier, fatras de poutres, là où je me penche. Là où rustines, failles, saignées et dans les interstices d'audacieuses germinations, pâquerettes, pourpiers, chélidoines, là où je me penche. Aller ! Là où plus rien plus loin, plus rien plus haut, là d'où il faut bien descendre je me jette et je cours, le corps dans l'élan, pente folle, bondit pente folle, frappe pied et s'envole.

Plus loin, au bord du fleuve l'argile se craquelle et trace une frange morte qui retient l'odeur rouillée de la coque du navire échoué sur la berge, et les hommes qui toujours remontent le fleuve enroulent leurs pieds nus d'étoffe et marchent sur la cicatrice, plus loin les confluences, les embouchures et l'épaule douce de l'insomnie.

Au-delà, les grilles du portail hors gond sont tombées, elles grinçaient aux heures de mugissement de la sirène, tout le quartier, au-delà, six fois par jour la sirène, les grilles ouvertes et refermées, pour ceux des équipes elle ne sonnait pas, la sirène, trop tôt, trop tard, tout le quartier, au-delà, derrière les grilles du portail, muscles et os font blocs, la nuque ployée, la peur de s'écrouler en avant de la fatigue, au-delà, la fatigue.

Sans se hâter réduire le flux, la circulation des sucs et du sang, se tenir toujours debout, et là un pas de côté, cailloux jamais cailloux, les pensées ricochent sur l'eau calme.

« Et l'An qui passe sur les cimes...ah! qu'on m'en dise le mobile ! »

C'était comme une poussée en avant sans éludation possible, un élan irrépressible, un effort de glissade en montée, une entrée en effort et en communion dans le grand blanc du paysage, une aspiration vers le sommet. Une trace à poursuivre, son souffle à dompter dans l'enchaînement des conversions en Z hypnotiques et crissants. Les peaux tendues sous les skis, la propulsion du corps par l'appui alterné des bâtons, penché en avant dans la montée, mollets étirés en allongement des flexions, pas glissés-glissant et respiration d'altitude concentrée.

C'était les rochers saupoudrés au-dessus desquels floconnaient les nuages avant de s'effiler et le passage d'un choucas criard. C'était la stridence d'une marmotte d'éveil surprise surgissant du blanc au passage slalomé d'un skieur. C'était les chants d'oiseaux d'un arbuste à l'autre dès la sortie du mélézet au petit matin, le soleil qui s'élevait et chauffait, accélérant le ramollissement du manteau neigeux. C'était les couches de neige craquante qui cédaient parfois sous le poids du skieur dans l'implication de soi par soi de la traversée immaculée, une détermination et une patience de randonnée alpine tendue de hauts-lieux.

Allez ! Allongeons le pas et glissons en poussant sur les bâtons dans la lenteur du souffle approfondi par l'effort, le palpitant battant intérieurement, la prégnance des muscles des jambes s'endurcissant.

Allez ! Dans l'ascendance des mouvements dans la pente qui se redresse jusqu'au col aperçu là-haut, sa corniche de vague meringuée et anticipée, la vue par-delà sur l'autre versant, le panorama grand ouvert sur les crêtes plus

lointaines, les dents alpines acérées, dents de l'Aigle et des frémissements dominants les vallées vertes des contrebas.

C'était le vol d'un parapente sous celui aussi tournoyant mais plus vaste d'un planeur.

C'était, arrivés enfin au sommet, le déchaussage et l'arrachage net des peaux encollées de sous les skis, la mise en position descente des chaussures, l'arnachage avec casque, masque et virage psychologique du demi-tour: le corps pour la descente dans une toute autre configuration mais avec grande vigilance plus que jamais de mise suite aux heures matinales de montée fatigante pour aborder le champs blanc intimidant - relief accentué fondu dans l'éclat — sous soi.

C'était l'entame prudente du serpent des virages, la trace de neige de cinéma qu'à l'arrivée en bas de la pente on regardait à l'envers éberlué, l'émerveillement d'avoir été les seuls en ce jour d'apothéose à s'insinuer de la sorte entre les sommets pour laisser la trace éphémère jusqu'à la porte symbolique des deux mélèzes terminaux, à descendre grisés dans la poudre fraîche jaillissante tombée la veille.

Allez! L'A.R.V.A. sur soi et l'œil pour les autres, silhouettes distancées dans le grand blanc du ski printanier.

Plus loin, plus haut, où vont les skieurs alpinistes au sac à dos lesté d'une pelle et d'une sonde. Vêës pour la course hivernale mais se dévêtant à la montée et se rhabillant au sommet de la veste de montagne pour la descente.

Ô vous qu'aimaient les cimes étincelantes et les couloirs de neige à 45 degrés, vous qui flirtez avec le risque 4 des conditions nivologiques, vous qui savez qu'une plaque à vent peut n'importe quand se décrocher à votre passage et vous emporter sous l'avalanche...

Se hâter, se hâter! *Témoignage pour l'homme* du rétrécissement de la saison à skis, de la neige toujours plus haute et moins abondante. *Allant le train* du réchauffement et de la fonte des glaciers...

Prédateurs, certes nous le fûmes, des grands espaces vierges et du sanctuaires des montagnes. Qui sût jamais notre âge sur la neige ?

Allez, heures ordaliques de grand sens à skis dévalant dans l'ivresse et slalomant les vallons vertigineux qui nous chantaient l'horreur de vivre au plus haut faîte du péril, et nous tiraient à leurs fins hors de l'abîme de nos nuits!

Aller. Aller à son rythme, de ruisseau avant rivière, de rieu fin, grossi des pluies de printemps, son flux a forci et frétille d'écailles, de caresses nouvelles, de course haletée à nos peaux humides. Aller au lavage des corps d'après saison et cellules mortes, aller à raviver.

Aller à revers, prendre la vie par ses manches, les extrémités de ce qui nous couvre l'hiver, finir par se dévêtir, exercer la peau à son exercice de printemps, exhiber l'orteil et les soies vibratiles, ouvrir la paupière et hausser le sourcil, regarder en l'air et le nez vers l'avant. Aller musarder à l'oreille, les bruissements sous la terre, l'éveil progressif, plantules

Aller à l'avant du navire, prendre les jaillissements comme embruns, les forces et les douleurs, les chants et les gémissements, aller au bain d'écume de tout ce qui surgit de bon et de mauvais, sans faire le tri, aller aux émotions comme une pêche miraculeuse et sacrée, se laisser submerger, se laisser aller à la noyade, boire la tasse et remonter à la surface, non intact mais renouvelé.

Aller au geste ultime et merveilleux, aller aux profondeurs et à l'intime, aller à l'autre et devenir autre. Aller loin et revenir.

Aller. Visages inconnus de personnages enturbannés de flou. Définir leurs traits, leur contour, aller bouches, avec cri de chacun face à celui des autres et pour les peurs aussi des ventres rassemblés, comme front uni, aller, depuis vos peurs, vos cris, vos tenir tête. Aller.

Aller. Aller de concert. Aller au-delà de ce qui ne se dévoile pas. Aller malgré tout ce qui se refuse encore. Depuis les corps et à chacun sa façon de tenir tête et ce sera aller dans l'écriture du texte, le déroulé de l'histoire. Aller. Depuis le lieu, les maisons, le nom qu'on leur avait donné pour les baptiser, quand lui, le photographe, même cela de sa mère il ne l'avait pas reçu, son nom, alors sa quête pour la retrouver elle ou une autre, retrouver la photographie qui sans doute n'était pas sa mère, tout au plus une projection, d'où cette fixation qu'il avait faite sur celle qui avait photographié ces maisons et dont il avait trouvé les clichés, quand son travail de photographe à lui, c'était immortaliser des visages féminins, orientant sa recherche jusqu'à fixer le cri qu'il leur faisait pousser.

Quel artiste, sans la peur ?

Plus bas. C'est creuser. Descendre. Forcer l'inconnu, le contourner, le traquer jusqu'à le définir, qu'il ne se dérobe plus. Plus bas encore, sous leurs peurs, sous leurs cris, et dans le tas ne pas oublier de draguer le sous de la peur de celle qui écrit, le sous son cri à elle en sourdine derrière tous les autres cris, qui écrit plus bas ?

Plus bas, sous les peurs, sous les cris, qui écrit ?

Plus loin, plus loin ! Celle qui vient de loin ou celle qui ne chante plus, celle qui en colère, celle qui dans la villa Myrtille vit sous le joug de l'homme violent...

Plus loin il faudra bien les rassembler, lever le voile suffisamment pour leur donner chair et présence.

Et au-delà. Il faudra de la joie, de l'espérance. Que la tristesse n'en soit pas la dernière note. Que revienne la voix de la cantatrice par exemple, que la photographe s'éprenne, qu'une vibration nouvelle les trouve unis comme front commun à la dernière page et au-delà prendre soin de celle qui lit, de celui qui tient dans ses mains le livre finalisé. Lui desserrer sa propre étreinte, relâcher son étau à lui, à elle

Repartir de cet Au-delà pour en libérer l'écrit.

Se hâter, se hâter. Vers l'épilogue.

Et Ben alors ?

Ce grand bal auquel Ben aura convié tous ceux qui ont traversé les textes. Dans la nuit étoilée avec les rires qui se déversent par delà les rochers qu'on a posés en haut de la dune pour épargner les villas, pour assurer longévité à ce qui s'est construit sur le sable et qui s'érode lentement. Se hâter, se hâter de danser, de vibrer de concert au grand bal de Ben. Avec les rires qui par delà les rochers jusqu'à la mer, comme un grand vent de printemps

Ou plutôt

Je veux saisir Ben au moment où il se tient sur le perron de sa villa et un peu derrière lui Madame de Servigny, parce qu'ils seraient devenus inséparables dans l'esprit de tous, de ce choix étrange qu'il avait fait de lui proposer de rester habiter dans une partie de ce qui avait été sa maison, lorsqu'elle la lui avait vendue. Je veux saisir Ben au moment où il va accueillir son premier invité, qu'il la voit approcher depuis le sentier ensablé et passer le portail qu'il aurait laissé ouvert à deux battants et du regard il soutient sa démarche incertaine à cause de ses talons qui s'enfoncent dans la pelouse que la pluie de la veille a bien imbibée avant que le soleil ne revienne. Il n'est pas couché, il restera à son poste jusqu'au moins 21 h en cette saison. Il éclaire la façade du côté de la plage d'une lumière rose irréaliste. Je veux saisir

Ben au moment où il se tient un peu devant Madame de Servigny avec son grand corps en protection et son regard délavé qu'il porte vers ceux qui arrivent pour le bal.

Et écrire le mot « fin »

Je veux saisir Ben au moment où...

Et plus rien.

Codicille : « Je veux saisir Monnet... » La voix de Mathilde Roux qui lit un extrait de L'échiquier de Jean-Philippe Toussaint dans l'AirNu. Et aussi Fellini qui décide de raconter l'histoire du type qui a oublié quel film il voulait faire.